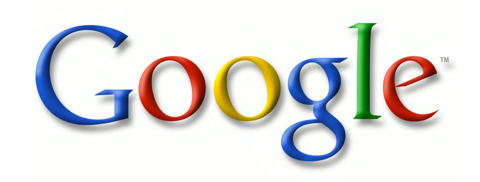






)OTES

TES

DE RUSSIE.

I.

ANECDOTES SECRÈTES DE LA COUR DE RUSSIE.

T. I.

Jean Benoît Scherer

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE,

TIRÉES DE SES ARCHIVES;

AVEC quelques Anecdotes particulières aux différens Peuples de cet Empire.

PUBLIÉES par un Voyageur qui a séjourné treize ans en Russie.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Et A PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

1792.

PRÉFACE.

Depuis quelques années nous avons vu paraître beaucoup d'anecdotes Russes, d'anecdotes de Pierre le grand, de Lefort, etc. On a distingué celles de Pierre le grand, par Jacques de Stæhlin, qui furent imprimées à Leipsik en 1785. Voici le jugement qu'en porte l'auteur de *l'État présent de la Russie.* „Mr. le „ Conseiller d'État de Stæhlin est un „ dictionnaire historique vivant de tou- „ tes sortes de sciences ; mais il semble „ que son principal objet soit de four-

„ nir des desseins des devises et des „ inscriptions pour les médailles, les „ feux d'artifice et les fêtes; il a plus „ de vivacité d'esprit que de solidité „ dans le jugement. „

Le même auteur avertit ensuite de lire avec défiance ces anecdotes, où la vérité n'est pas toujours respectée ou rencontrée. Ce jugement sur Mr. de Stæhlin peut être, sans sévérité, appliqué à la plupart, pour ne pas dire à tous les faiseurs d'anecdotes Russes. On ne m'accusera pas de plagiat pour quelques faits historiques authentiques et connus, qui se rencontreront dans mon ouvrage, ainsi que dans les leurs, et qui se retrouvent encore dans mille

autres qui nous ont précédés. Il y a long-tems que j'ai achevé *le recueil de mes anecdotes.* Une foule de circonstances, qui me sont personnelles, d'autres qui sont nées de la révolution, m'ont empêché de le publier plus tôt. J'ai donc été gagné de primauté. Quoiqu'il en soit, j'ai dû remplir mon titre, et n'ai pu me dispenser de répéter ce qui avait déjà été dit. Autrement, j'aurais composé un corps d'ouvrage incomplet. Mais j'ose affirmer que j'ai puisé à la meilleure source, et que j'ai été plus à portée que personne d'éviter les pièges que les hommes en place ne manquent pas de tendre à la bonne foi et à l'honnête sécurité des écrivains.

Je ne me suis point borné, comme mes concurrens, au règne de Pierre Ier; j'ai parcouru tout ce qu'avoient d'intéressant les règnes qui ont précédé ou suivi celui-là.

Je me suis proposé d'ailleurs de recueillir, outre les anecdotes, des coutumes et des traits d'histoire naturelle.

Les coutumes, je les ai observées pendant un séjour de treize ans en Russie. J'ai été témoin de quelques unes des anecdotes; je suis redevable de la plus grande partie à la lecture, que j'ai su me procurer de mémoires, de correspondances et de manuscrits précieux, qui ne sont pas destinés à voir le jour, et aux liaisons que j'ai entretenues avec

ée que la cour, et Moscou, séjour ordinaire des mécontens de la cour, avaient alors de plus distingué du côté du mérite, des emplois et de la naissance. Je puis nommer le Feld-maréchal Comte de Munnich, et le Conseiller privé, Comte de Lestocq; le prince Tscherbatoff, le prince Trubetzkoi, et le Chambellan Rscheffsky, entre beaucoup d'autres, dont les premiers ont été acteurs principaux, et tour à tour oppresseurs et victimes, dans les grands événemens et les catastrophes sanglantes, qui ont signalé les fréquentes révolutions de la Russie.

Les traits d'histoire naturelle m'ont été fournis par plusieurs membres de l'Académie des Sciences, et par plusieurs

savans, avec lesquels je me suis trouvé également lié. Je ne cite ici que le professeur Fischer, qui avait entrepris de longs voyages dans l'intérieur de la Russie. Tout entier à l'objet de sa mission, il en avoit rapporté une connoissance très-étendue des curiosités naturelles de sa patrie, au lieu que Muller, l'un de ses associés dans ce travail, traînoit continuellement les paysans Russes à la la chasse des martres Zibellines, des renards bleus, etc. Cette conduite mécontenta singulièrement les autres académiciens qui les accompagnoient, et principalement Steller, qui ne déguisoit pas le mépris qu'il avoit pour cet homme. Muller, qui le craignoit, se hâta de le supplanter avant qu'il revînt à

St. Pétersbourg (1). Fischer usa de la même franchise, et éprouva une rude persécution de la part de l'académicien chasseur, qui eut assez de crédit pour faire arrêter l'impression du livre intitulé : *Histoire de Sibirie*, dont nous n'avons vû à la fin que l'introduction. La mort l'enleva au milieu de la suite de ce travail. Grace au comte Wladimir Orlow, Di-

(1) J'ai vû ce même Muller montrer sa joie en pleine académie, par les plus infames pasquinades, dans le moment où l'on détrônoit l'Empereur Pierre III. Six mois auparavant il avoit prêté le serment de fidélité à ce prince infortuné, qui succomba sous le complot le plus impie. Toujours rampant, toujours l'adulateur des gens en place, il fut comblé de dons et de titres, tandis que Fischer et les autres savans, à qui le vil métier de courtisan étoit inconnu, languirent dans l'oubli.

recteur de l'académie, qui ordonna enfin la publication de cette estimable production.

Tels sont les titres de créance que je présente à mes lecteurs.

ANECDOTES
INTÉRESSANTES ET SECRETES
TIRÉES
DES ARCHIVES DE LA RUSSIE.

LA Sibirie est un mêlange de différentes peuplades, dont la plûpart n'ont rien de commun entr'elles. Les habitans d'une contrée dépendante de cette vaste province ou gouvernement russe, et que je ne connois que sous le nom assez vague de *Payens*, ne vivent que de gibier et de poisson. Ils ont tous dans leurs habitations des idoles, qu'ils vénérent comme des Dieux, et auxquelles ils rendent un culte analogue à cette croyance. Quand ils ont fait une bonne chasse, ils en rapportent tout l'honneur à ces

idoles, qu'en signe de reconnoissance ils barbouillent du haut en bas avec le sang des bêtes tuées et qu'ils couvrent ensuite de peaux de martres, de zibelines, d'hermines, de renards et d'autres peaux de toute espèce et les plus estimées. Lorsqu'au contraire ils n'ont pas été heureux à la chasse ou à la pêche, ils les arrachent de la place d'honneur qui leur est assignée dans la maison et les battent en leur prodiguant tous les reproches et toutes les injures que peut inspirer la colère aigrie par l'injustice.

Les plus renommés de ces peuples barbares sont les Ostiakes, auprès de la rivière d'Oby. Sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, le gouvernement voulut introduire le christianisme chez eux. Cette idée louable en elle-même, étoit ridicule par le choix des moyens qui n'étoient rien moins qu'indiqués par la saine raison et par la morale de l'Evangile. Peut-être aussi n'en étoit-il pas d'autres, que des prêtres, aussi ignorans

que ceux des Russes, pûssent mettre à exécution. On usa d'une supercherie qui tenoit le milieu entre la violence et la persuasion. Quelques centaines de soldats, ayant à leur tête Philothée Archevêque de Tobolsk, poussèrent ces peuplades payennes jusqu'à la rivière la plus proche, où elles furent baptisées, c'est-à-dire inondées par une forte aspersion : et on les tint alors pour chrétiennes. L'apôtre Philothée pourvut chacun de ces néophytes d'un bog (1) et d'une croix, qu'ils portèrent aussi long-temps qu'ils le soupçonnèrent dans leur voisinage, mais dès qu'ils se furent assurés de son éloignement, ils jettèrent bogs et croix dans des coins de leurs habitations, prêts à les y reprendre si le redoutable missionnaire revenoit : indifférence bien pardonnable et qui auroit pu être remplacée par des sui-

(1) Bog est l'image de Dieu ou d'un Saint. La croix pendue au cou est la marque distinctive d'un vrai croyant chez les chrétiens grecs, qui traitent de payens tous ceux qui paroissent en public sans cet ornement.

tes sanglantes chez des peuples moins pacifiques, sur qui l'on auroit fait l'essai de cet apostolat militaire. Telle est pourtant la relation exacte d'un événement qui a rempli d'allégresse tout le monde chrétien, lorsque les gazetiers débitèrent avec emphase dans toute l'Europe, que vingt à trente mille payens de Sibérie s'étoient convertis à la foi de Christ et avoient reçu la grâce du baptême.

Les peuplades de l'intérieur de la Sibirie sont encore plongées dans les plus épaisses ténébres de la barbarie et de la superstition. J'en citerai un trait. Elles célébrent la fête de St. André par des assemblées nocturnes, où leurs hiérophantes se mêlent de dire la bonne aventure. L'eau, le plomb fondu et certaines figures à qui elles attribuent une grande vertu divinatoire, entrent dans la composition de ces mystères, où l'on révéle aux humains curieux tout ce qui doit leur arriver dans le cours de l'année.

Cette coutume et quelques autres semblables qu'elles tiennent de leurs ancêtres, et auxquelles elles sont religieusement attachées, n'étoient sûrement point étrangères aux anciens peuples de l'Europe. Car tout le bas peuple de l'Allemagne a conservé jusques aujourd'hui la plus profonde vénération pour l'hydromancie. Les filles qui portent impatiemment le fardeau du célibat, sont ordinairement les plus versées dans cette science augurale.

Les Russes admettent une espèce de purgatoire.

Ceux de l'intérieur de la Sibirie croyent qu'après la mort, l'ame reste encore unie au corps jusqu'à ce qu'elle soit purifiée de toutes les souillures qu'elle a pu contracter dans le commerce des humains; et qu'elle ne sort de la fosse qu'après qu'un ange y est descendu. Cet ange, après avoir examiné sévérement toutes les actions auxquelles elle a participé

pendant la vie, et s'être assuré de son innocence ou d'une entière expiation, l'en retire alors et la mène au séjour de la béatitude, où elle se livre aux mêmes goûts et aux mêmes occupations qu'elle avoit sur la terre. (Ce dernier article de leur croyance, pour le dire en passant, étoit un point de foi d'une secte qui a compté parmi ses partisans, les premiers personnages d'Athènes et de l'ancienne Rome.) Aussi les Sibiriens ne manquent jamais d'enterrer avec leurs morts, les armes, chevaux et harnois, quand ce sont des guerriers, et généralement les effets les plus précieux et tous les objets auxquels ils ont été le plus attachés pendant leur vie.

Quiconque a atteint l'âge de soixante et dix ans en Sibirie, est transporté dans une forêt par ses plus proches parens, qui, après lui avoir construit une cabane, et laissé de la nourriture pour trois jours, prennent congé de lui. Les

vivres consommés, le malheureux vieillard meurt d'inanition, à moins que les bêtes sauvages n'abrégent le court délai qui lui reste à vivre.

Autrefois on ensévelissoit les morts en Russie avec des vivres. A cet usage absurde a succédé celui-ci. Tous ceux qui ont assisté aux funérailles, vont à la maison du défunt, où on leur offre d'abord une bouillie de raisins de Corinthe dont ils prennent une cuillerée. Ils s'asseyent ensuite à une table splendidement servie, où ils se livrent à tous les transports de la joye. (1)

(1) Cette indécente coutume règne dans beaucoup d'endroits en France et peut-être dans les autres Etats Européens. Je ne parle pas des villes où en général la civilisation et l'humanité ont fait plus de progrès. Chacun y regarde comme une rude corvée l'obligation où il est d'honorer par sa présence les obséques d'un parent ou d'un ami. Il n'en est pas de même dans les campagnes, où, quoiqu'en disent certains philosophes modernes, panégyristes, sur parole, des moeurs champêtres, la plûpart des hommes encore plongés dans le cahos de la barbarie sont beaucoup plus sensibles à la perte de leur bétail, qui leur arrache souvent des

On est dans l'usage en Russie de baptiser les vaisseaux et de leur donner des noms de saints quand ils quittent le chantier. Sous le règne de Pierre III on en lança deux, dont il nomma l'un le Prince George, et l'autre le Frédéric, noms de son oncle et du Roi de Prusse. Lorsque cet Empereur étoit en prison, on rappella cet événement, qui devint un chef d'accusation assez grave. On prétendoit qu'il avoit déshonoré les saints, en donnant à ces vaisseaux les noms de simples mortels, sacrilége capable d'attirer sur la Russie un déluge de maux. Il fut ordonné en conséquence qu'ils seroient rebaptisés.

Tous les anciens Califes avoient appris

---

larmes, qu'à la mort de leurs pères et de leurs épouses. Les enterremens y sont très-courus, parce qu'ils sont suivis d'un repas où l'on s'abandonne à tous les excès d'une joye bruyante et de la plus sâle crapule. En un mot, une noce n'est pas plus gaie. Je vis un jour un jeune paysan qui dansoit tout seul, je lui demandai le sujet de sa joie. Monsieur, me dit-il, je vais demain aux *crévailles* de mon oncle.

un métier. C'étoit une ressource qu'ils se ménageoient dans le cas où la fortune les réduiroit à la dure nécessité de gagner leur subsistance avec leurs bras.

J'ai entendu dire que la même précaution subsiste encore à la cour de Constantinople.

Je n'oserois pas affirmer que Pierre Ier étendît aussi loin la prévoyance. Peut-être ne faut-il attribuer qu'à cette avidité de connoissances de toute espèce, l'apprentissage qu'il fit successivement ou en même temps de différens métiers. Quoiqu'il en soit, dans le cabinet des curiosités de St. Pétersbourg, se trouve la statue de ce Prince en cire, de grandeur naturelle, (moulée long-temps avant sa mort, si j'en juge par l'air de jeunesse répandu sur sa figure ou peut-être refaite depuis l'incendie qui a réduit cet édifice en cendres et a dû fondre la première) revêtue du même habit que l'Impératrice son épouse avoit brodé de ses propres mains, et qu'il n'avoit

porté que le jour du couronnement de cette Princesse (1) et d'une culotte, du gousset de laquelle sort à moitié une halêne, instrument de cordonnier; il se piquoit d'exceller dans ce métier. On voit encore à Catharinenthal (maison de plaisance auprès de Réval) dans l'appartement qui lui étoit destiné, des pantouffles, et dans une des salles de l'académie des sciences de St. Pétersbourg, des souliers qu'il avoit faits de ses propres mains.

Quoique le règne de ce Prince n'ait presque été qu'une guerre continuelle, et qu'il ait beaucoup reculé les limites de son empire, on auroit tort de croire qu'il ait eu la manie des conquêtes. Il étoit très-persuadé au contraire qu'elles n'aboutissoient qu'à éloigner ses garnisons, étendre la ligne de circonférence

(1) Il avoit repris à cette époque son ancien uniforme assez sâle, et le chapeau qui avoit été percé par une balle à la journée de Pultava.

et atténuer la force intérieure de ses Etats. Lorsqu'il étoit en Perse, le Prince Cantémir son interprête, et le rédacteur de ses manifestes en langue persanne, le complimentoit sur ses nouvelles conquêtes et lui disoit entr'autres choses qu'il joindroit bientôt à tous ses titres, déjà assez nombreux, celui de Schach de Perse. Parbleu, repartit le Zar, vous ne pénétrez pas mes intentions, et, je crois que vous démêlez mal mes intérêts. Je ne vise point à l'acquisition de nouvelles terres; je n'en posséde peut-être que trop : je ne cherche que de l'eau.

Au commencement de la guerre de Suède, un de ses capitaines de vaisseau, nommé Sinœvin, lui écrivit qu'il avoit pris deux frégates suédoises. Le Zar baisa plusieurs fois et avec transport la signature de cette lettre. Il rendit ensuite une visite à la femme du capitaine, se mit à genoux devant elle, l'embrassa et lui dit : *J'ai mille complimens à vous*

faire de votre mari, qui a essuyé une rude action, dans laquelle il s'est emparé de deux frégates suédoises. Sinaewin étant de retour avec ses prises, Pierre álla au-devant de lui, l'éleva sur le champ au grade de contre-amiral, lui fit présent de dix mille roubles, et l'admit dans son intimité avec les expressions les plus honorables : Vous vous êtes fait connoître, lui dit-il, je n'entends pas qu'à l'avenir personne ait aucun droit sur vous. J'ai même besoin de vous, pour corriger les grands de ma cour, quand ils manqueront à leur devoir. Une bassesse commise quelque temps après par un courtisan, fournit à Sinaewin l'occasion d'exercer cette dernière fonction. Pierre alla trouver son nouveau contre-amiral. Demain, lui dit-il, nous dînons chez un tel, il faut que vous lui donniez cinquante coups de bâton bien comptés : il vient de prévariquer de telle manière. A la fin du repas, Sinaewin chercha querelle à son hôte, l'étendit

sur la table, et lui administra les cinquante coups de bâton convenus. Sorti des mains de son terrible adversaire, le courtisan se jette aux pieds du Zar, et se répand en plaintes amères sur l'indigne traitement qu'il vient d'essuyer aux yeux de son Souverain : mais le Zar prenant un air sévère : qui t'a permis, lui dit-il, de recevoir des présens et de faire telle et telle sottise ?. est-ce vrai ou non ? parle. *Winawat*, (je suis coupable) répondit le patient. Eh bien, repartit Pierre, c'est pour cela que tu as été puni, ne retombe pas dans les mêmes fautes ou tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Allons : buvez réciproquement à votre santé et reconciliez-vous tout à l'heure.

Pierre I[er] ne faisoit jamais les honneurs de sa cour : il se déchargeoit de ce soin sur le Prince Menzikoff. Très-rarement se servoit-il de carosse. Il montoit ordinairement dans le premier fiacre

qu'il rençontroit dans la rue. Ces fiacres ne ressemblent en rien aux voitures connues sous le même nom en France. Ce sont en été de petites carioles attelées d'un cheval et conduites par un paysan monté derrière, et en hiver, des espèces de traîneaux tirés également par un seul cheval.

Ce fut dans un pareil équipage qu'on le vit arriver un jour à Cronstadt. Il alla surprendre un capitaine de vaisseau qui lisoit dans sa chambre. Celui-ci déconcerté à la vue inopinée de l'Empereur, jetta le livre sous la table, mais Pierre qui s'étoit apperçu de sa frayeur et de l'acte qui en étoit la suite, lui demanda la cause de son trouble et de son embarras. Qu'avez-vous ? lui dit-il, qu'est-ce qui vous manque ? Le Capitaine s'excuse du mieux qu'il peut, et répond qu'il ne lui manque rien. Pierre insiste et le force à la fin à ramasser le livre. Alors le Capitaine lui avoue que c'est une histoire russe et lui demande pardon

d'avoir commencé de lire un ouvrage aussi mauvais et aussi mal écrit. Montre donc, dit le Monarque impatienté, ce que tu lisois, et il lui arrache en même temps le livre des mains. Le hazard voulut qu'il tombât sur le passage suivant : le Russe est comme la morue, si l'on ne le bat pas continuellement, il ne vaut rien. Eh bien, dit l'Empereur en se tournant vers le marin, vous dites que c'est-là un mauvais livre ? non, non, mon ami, vous aviez tort. Cet auteur me paroît être un homme loyal, franc, et qui connoît bien ma nation. Et vous qui devriez la connoître aussi bien que moi, n'avez-vous pas vu d'abord qu'il ne disoit que la vérité ? Achevez votre lecture. Je ne reprocherai jamais à personne de s'occuper de la recherche des choses utiles.

Il arriva une autre fois à Cronstadt à l'heure où les matelots dînoient sur leurs vaisseaux. Suivant sa coutume de

descendre jusqu'à la familiarité avec les soldats et surtout avec les matelots, il se mit à table et l'un d'eux lui présenta aussitôt une assiete et une cuiller, qu'il accepta. Il fut extraordinairement surpris de la mauvaise qualité de la viande et des pois. Mes enfans, leur dit-il, êtes-vous toujours aussi mal servis? Il se lève ensuite, va visiter tous les tonneaux et se rend certain par lui-même que toutes les provisions de bouche sont gâtées. Il ordonne alors d'arborer la grande flague et tous les Capitaines se rendent sur le vaisseau amiral. Leur ayant exposé en peu de mots le sujet pour lequel il les assembloit, il fait également venir les Commissaires qui subirent l'interrogatoire suivant: Quelles sont vos instructions et vos engagemens? — Telles et tels. — Quelles espéces de viandes, pois et autres nourritures vous êtes-vous soumis à fournir aux matelots? — Telles espéces. — Voyons si vous avez rempli vos engagemens à la lettre. Après

les

les avoir menés de tonneau en tonneau et convaincus de fraude, il commanda aux Capitaines de leur faire leur procès en sa présence. Ces malheureux tremblans se jettent aux pieds du Prince, implorent sa clémence, et tâchent de l'émouvoir par l'aveu de leur faute, par des excuses réitérées et par la promesse de se mieux comporter à l'avenir, rien ne l'ébranla. *Vous êtes des fripons, des...* fut toute la réponse qu'ils en eurent. Les Juges ayant unanimément décidé que le cas étoit digne de mort, les sept Commissaires furent sur le champ pendus aux grands mâts d'un pareil nombre de vaisseaux.

Le même Zar Pierre I[er] étant revenu de Casan au milieu d'une nuit d'été, on crut qu'il se léveroit plus tard le lendemain. Les Sénateurs qu'il obligeoit d'être aux plaids dès sept heures du matin en été et à huit en hiver, ne s'attendant à rien moins qu'à être prévenus par sa di-

ligence, prolongèrent avec sécurité le temps du sommeil. Mais Pierre se rendit au sénat à sept heures précises. Il n'y trouva que les invalides (1) à qui il demanda s'ils étoient seuls. Ceux-ci lui répondent que les *chancellaristes* de service sont arrivés. Faites-les venir, dit Pierre. Les Chancellaristes se présentent: Il leur demande de l'ouvrage, prend sa place accoutumée et examine différentes affaires. Quand il étoit satisfait d'un jugement, il se contentoit d'y apposer sa signature (Pitre). S'il ne l'approuvoit pas, il ajoûtoit en marge : mal jugé. Pendant qu'il travaille à la révision des procès, les invalides parcourent la ville pour annoncer aux Sénateurs la présence du Zar au sénat, ceux-ci s'y rendent en hâte et à la file. Pierre voyant entrer le premier, quitte le siége, marche gravement au devant de lui, le charge vigoureusement à coups de canne, et lui

(1) Toutes les Cours de justice russes sont gardées par ces vieux soldats.

fait ensuite une réprimande. Les autres eurent successivement le même traitement. Arriva le dernier de tous un Amiral à qui le grand âge et les infirmités permettoient à peine de marcher. Informé par la sentinelle de la scène qui vient de se passer, il se met à genoux et crie de loin au Zar : Batuschka (père), si vous me rossez comme vous avez fait les autres, j'achèverai de mourir. Levez-vous bon vieillard, repartit l'Empereur. La loi qui exige l'assiduité des Sénateurs, n'est pas faite pour vous. Vous m'avez servi et votre temps est plus qu'expiré. Je ne vous ai placé ici qu'afin que vous subsistiez avec plus d'aisance. Mais ces droles-là ont manqué essentiellement à leur devoir, et je leur ai donné une leçon. Quant à vous, restez ou retirez-vous, cela revient au même.

Un étranger qui servoit depuis longtemps dans les armées de Pierre I[er] en qualité de Colonel, avoit échoué dans

toutes les démarches qu'il avoit faites pour parvenir au grade de Brigadier. Quelqu'un lui conseilla d'embrasser la religion grecque, et de prier le Monarque lui-même d'être son parain. Il goûta cet avis et en fit usage. Pierre se prêta à tout de bonne grâce. Le Colonel croyoit tenir au moins un brevet de Brigadier. Après les cérémonies de l'abjuration et du baptême, il va se présenter avec confiance à son parain, et lui demande ses bonnes grâces et sa protection. Voici quelle fut la réponse de Pierre: Monsieur, vous m'avez fidèlement servi en qualité de Colonel protestant, je crains que vous n'agissiez autrement en qualité de Colonel russe; car vous venez de vous parjurer: et pour m'éviter le désagrément d'être un jour contraint de punir un Colonel russe infidèle, je vous donne aujourd'hui votre congé.

Un certain Brockmann, de je ne sais quel pays, avoit amassé de grandes ri-

chesses en Sibirie, dans le poste de Sécrétaire d'économie. Il revint à St. Pétersbourg dans le dessein de s'y fixer avec un autre emploi qu'il comptoit se procurer au moyen de quelques largesses répandues à propos. Il fondoit ses grandes espérances sur un riche échantillon d'une mine d'or, pour parvenir aux honneurs et à un emploi encore plus lucratif. Il s'adressa d'abord avec cet échantillon au Président du collége des mines, puis à M. le Baron de Korff, ci-devant maître de police de St. Pétersbourg, et successivement à beaucoup d'autres, qui tous lui firent un assez froid accueil. Il n'épargnoit pas les cadeaux. Il invita à des dîners splendides les principaux membres de la Prikase (chancellerie) de Sibirie; et lorsqu'ils se retiroient, il faisoit présent à chacun d'eux d'une piece de satin de Chine. Cette magnificence eut un effet très-opposé à celui qu'en attendoit notre Amphitryon. Elle donna à entendre aux convives que sa place

devoit être d'un bon rapport, et leur suggéra l'idée de la lui rendre pour partager les bénéfices de leur hôte devenu leur créature.

Brockmann retourna donc en Sibirie, mais dévoré de chagrin au point, qu'il en négligea ses affaires et son devoir. Quelque temps après son arrivée, il fut chargé d'aller faire exécuter quelques ordres loin du lieu de sa résidence. Il part muni de l'argent nécessaire que lui avoit avancé le gouvernement. Il rencontre sur la route une troupe de gens dont les manieres libres, l'humeur gaye et l'esprit facétieux lui parurent infiniment agréables. Il se lie avec eux; on mange ensemble, il s'enyvre, on joue gros jeu, il perd tout son argent. Sa joyeuse compagnie, qui jugeoit apparemment que cette piece avoit besoin d'un dénouement, lui représente qu'il devroit se faire Russe, et préalablement chrétien, que c'est la seule route qui peut le conduire à la fortune. On n'a

pas de peine à le persuader. Vient un Curé russe qui le baptise et lui attache une croix au cou. Ainsi le voilà en un moment Russe, chrétien grec, ivre et ruiné. A la suite d'un sommeil aussi profond que long, la croix qu'il vit pendue à son cou, lui rappella tous les événemens de la veille. Soit la honte d'une pareille orgie, soit plutôt l'excès du chagrin et le désespoir, il éloigna son domestique par une fausse commission qu'il lui donna, et se coupa le cou avec deux rasoirs. Son corps a été enterré dans la forêt de Selenginsk. Il laissoit une veuve et plusieurs enfans dans une position assez déplorable.

Ulrich, qu'on a vû Capitaine de la noblesse d'Esthonie (1) sous les règnes d'Anne, d'Elisabeth et de Catherine II, étoit l'homme le plus plaisant de la

(1) Les nobles de Livonie et ceux de Courlande ont un pareil chef, qui prend le titre de Capitaine de la Noblesse.

Russie. Son tour d'esprit original faisoit l'amusement de toutes les sociétés dont il étoit singulierement recherché, malgré la grosseur monstrueuse de son nez. Sa place le mettoit en relation avec le Comte de Loewendalh, Gouverneur de Réval (1). Dans une visite qu'il rendit au Comte, une Dame française qui se trouvoit seule dans l'appartement où il entroit, effrayée de sa figure hétéroclite, jetta un grand cri, appella M. de Loewendalh et tomba en défaillance. Ulrich, sans être déconcerté par la frayeur de la Dame, ni par l'arrivée du Gouverneur, ouvre les deux fenêtres, étend les mains vers le ciel et s'écrie : Nous rendons grâces à Dieu des dons qu'il nous a faits,

(1) Le Comte avoit l'esprit très-délié, étoit versé dans presque toutes les langues et connoissoit toutes les cours et toutes les armées de l'Europe. Après la révolution qui mit Elisabeth sur le trône à la place d'Iwan et à la suite de laquelle ce Prince et sa mere la Régente Anne furent relégués, le Comte passa au service de France. C'est ce même Comte de Loewendalh qui, pour le désigner d'un seul trait, prit Berg-op-Zoom.

et nous le supplions de nous en accorder encore de plus grands. Le Comte craignant les traits de la raillerie pour cette Dame, qui avoit toute sa tendresse, fit d'inutiles instances pour entrer en conversation et abréger la priere d'Ulrich, qui ne consentit à parler d'affaires qu'après l'avoir achevée. Mais la Dame évita soigneusement depuis la rencontre de cet homme extraordinaire.

Ce même Ulrich reçut un jour la visite d'un gentilhomme Esthonien nommé Lilienfeld, qui voyageoit avec son fils, dont il s'étoit proposé d'être l'instituteur. Après mille questions oiseuses faites avec rapidité et sans presque attendre la réponse, il lui dit, que vû la longueur du voyage qu'il méditoit et les différens exercices auxquels il vouloit que son fils s'appliquât, il devoit avoir beaucoup d'argent. Au moins trente mille roubles, répartit Lilienfeld. Là-dessus Ulrich le prie, ainsi que son fils, de venir passer

la soirée du même jour chez lui. Il invita en même temps beaucoup de personnes, parmi lesquelles se trouvoient les joueurs les plus renommés de Réval. Après le souper, pendant lequel on avoit bû largement à la santé du père et du fils, on leur propose une partie de jeu. Lilienfeld qui avoit surtout à coeur de façonner son fils à l'usage du grand monde, n'eut garde d'y manquer en cette occasion. Ils jouent donc l'un et l'autre, et perdent, outre l'argent destiné pour les voyages, six mille roubles pour lesquels le père fut obligé de souscrire une lettre de change. Le lendemain matin Ulric, accompagné de quelques amis, lui rend sa visite. En approchant de l'appartement de Lilienfeld, il entend un grand bruit. Il s'arrête avec inquiétude. Le bruit redouble et semble venir de l'appartement même des deux voyageurs. Après avoir écouté quelque temps devant la porte, il ouvre. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit le père et

le fils tout nus et exerçant leurs forces corporelles l'un contre l'autre, comme des gladiateurs. Il demande ce que cela signifie. Ah! dit le père, après le malheur que j'ai eu de perdre en une soirée le fruit de dix ans d'économie, trente mille roubles que j'avois amassées pour procurer à mon fils l'avantage de voyager, je me bornerai aux exercices militaires, qui font partie de l'éducation de tout gentilhomme. Je commence par la lutte, et voilà la premiere leçon. Alors Ulric abusant, sans pitié pour ses malheureux compatriotes, de son talent pour le persifflage, lui débita une harangue d'une demi-heure, dans laquelle il exalta les divers mérites de Lilienfeld, ses connoissances, la gloire d'un sang qui avoit coulé dans les veines du Roi Ziska; il s'étendit principalement sur cette vue perçante (Lilienfeld étoit borgne) à qui rien n'échappoit, sur cette prévoyance paternelle qui n'avoit pas voulu confier à un étranger l'éducation

d'un fils, son tendre espoir, et l'avoit porté à entreprendre lui-même la délicate et pénible fonction de gouverneur. Il finit par féliciter le fils d'être tombé en si bonnes mains, et par exhorter le père à continuer comme il avoit commencé, lui jurant qu'il feroit infailliblement de son élève un militaire consommé et l'homme le plus accompli de la société et de son siécle.

Pierre III n'étant encore que grand Duc de Russie, eut souvent recours aux derniers expédiens pour subvenir aux embarras dans lesquels le mettoit la parcimonie de sa tante l'Impératrice Elisabeth. Il passoit la plus grande partie de l'année à Oranienbaum, maison de plaisance à trente werstes de St. Pétersbourg, qui avoit été confisquée sur le Prince Menzikoff au profit de la couronne, et dont Elisabeth avoit disposé en faveur du grand Duc, après la disgrace et l'exil de ce Seigneur. Pierre créa quan-

tité de charges, il rendit vénal le cordon de Hollstein, appellé de Sainte-Anne. Buxhoëwden, gentilhomme livonien, dont les finances n'étoient pas dans un meilleur état que celles du grand Duc, avoit la passion d'être décoré d'un cordon à quelque prix que ce fût. Après avoir emprunté une somme considérable à Réval, il partit pour St. Pétersbourg: il s'adressa à Zeitz, l'homme d'affaires et Conseiller de guerre du grand Duc, et lui annonça le sujet de son voyage. On marchanda, on disputa longtemps. Enfin le traité fut conclu, et le cordon de Ste. Anne évalué cette fois six mille roubles. Buxhoëwden se promenoit ensuite avec ostentation dans les rues de St. Pétersbourg, et auroit voulu notifier à tous les Russes qu'il étoit chevalier de Sainte-Anne. Peu de temps après son acquisition, il reçut la visite de quelques gentil hommes de son pays, qui connoissoient fort bien l'état de sa fortune, et n'ignoroient pas, que le banquier, qui lui

avoit avancé des fonds à Réval étoit porteur de deux lettres de change déjà protestées sur le nouveau chevalier. Il les entretint verbeusement et avec emphase de sa dignité et des honneurs qui y étoient attachés. J'espère, continua-t-il, que MM. de Réval à mon retour sauront ce qu'ils me doivent et n'oublieront pas de poser une sentinelle devant ma porte. N'en doutez pas, lui répondirent ses amis, vous en aurez une et qui vous gardera bien. On en parloit déjà à notre départ. Cette réponse qui n'étoit qu'une raillerie ou une conjecture, devint une prédiction. Buxhoewden en arrivant à Réval se vit investi dans sa maison par des gardes qui ne l'en laisserent point sortir, qu'il n'eut fait honneur aux deux lettres de change.

Le même grand Duc, depuis Pierre III, soit excès de propreté, soit qu'il souffrît impatiemment la familiarité, n'aimoit pas que qui que ce fût mît les doigts dans

sa tabatiere. Lorsque quelqu'un prenoit cette liberté, il la jettoit avec dépit : une grande quantité de boîtes d'or a été de cette maniere engloutie par les vagues de la mer qui baignent le jardin d'Oranienbaum.

Les riviéres de la Sibirie ont en automne une prodigieuse quantité de l'éspece de poisson nommé Ommuli, qui est un peu moins gros qu'un hareng. La surface des rivieres en est couverte au point qu'il est difficile d'y puiser de l'eau. Les Sibiriens s'assemblent en grand nombre pour en faire la pêche. Ils ne se servent point de filets. Ils se munissent de pelles avec lesquelles ils jettent des ommuli sur l'une et l'autre rive, jusqu'à ce qu'ils croyent en avoir pris suffisamment pour faire la provision générale. Alors chacun en remplit ses tonneaux particuliers et les sale. Le bas peuple et les domestiques n'ont guere d'autre nourriture pendant toute l'année.

Un autre poisson qu'ils appellent Rebuschka, de la grosseur d'un anchoix, ne vient pas en moindre quantité dans la même saison. La pêche en est différente de celle de l'Ommuli. Plusieurs Sibiriens montent sur un bâtiment et se postent sur le derriere, tenant un filet qu'ils sont prêts à jetter. Un seul d'entr'eux se place sur le devant pour observer et signaler à ses camarades l'arrivée des Rebuschka, qui ont les yeux luisans comme des rubis. Chaque coup de filet en enleve des milliers.

Cette espece de poisson est commune dans la mer Baltique, on l'y appelle Killo-stroemlings. Les gentilshommes de l'Esthonie et de la Livonie en font saler des provisions, qui font la nourriture ordinaire de leurs serfs et des paysans qui travaillent pour eux.

A Casan et à Astracan, on est obligé de cuire et de saler les poissons aussitôt qu'ils sont pris, autrement ils ne tarderoient

soit pas à se corrompre d'une manière très-sensible à l'odorat. En moins d'une demi-journée ils tombent dans un état de putréfaction absolue.

Ce phénomène n'a pas d'autre cause apparente que l'air extrêmement vif, tel que celui de Constantinople, où un chien mort exposé à l'air est réduit en poussière dans l'espace de vingt-quatre heures.

Les Russes ne mangent ni lièvres ni pigeons. Les premiers, suivant la loi, sont un animal immonde. La prohibition des seconds dérive d'un article de foi que j'ai eu occasion d'apprendre dans une convalescence, où la fantaisie me prit d'en manger. J'avois un domestique Russe à qui j'ordonnai de m'apprêter des pigeons. Cet homme resta pétrifié. Je réitère l'ordre jusqu'à trois fois, comment! Monsieur, me dit-il, vous voulez manger des pigeons! — oui, oui des pigeons. Alors il fait ses trois signes de

croix accoutumés, se bénit de toutes ses forces et me crie avec l'accent de la douleur: comment! vous voulez manger le St. Esprit! il sortit, et moi surpris à mon tour et riant de sa naïveté, j'attendis, mais vainement, que l'on m'apportât mes pigeons. On n'en vend point à St. Pétersbourg. J'ai su depuis, que la loi commande aux Russes l'abstinence de cette viande, parce que le St. Esprit est représenté sous la forme d'un pigeon.

La langue Russe a peu de juremens, mais beaucoup de termes injurieux, tels que *Jébionamat*, *Mat Jewo &c.* et d'autres semblables, qui ne sont pas susceptibles, je ne dis pas d'une interprétation, mais même de la moindre indication de ce qu'ils veulent dire en français. Il existe une ordonnance qui déclare coupable du crime de lèze-majesté, quiconque s'en servira contre le Souverain. Les Russes ont encore familierement à la

bouche ces autres expressions : *Curwin-sin*, *Bledkin-sin*, (fils, fille de p....) *Sabatschi-sin*, (fils de chien,) *Roman*, (payen). *Nemtschin* qui signifie *Allemand* est une appellation outrageante.

Ils aiment à turlupiner les Allemands. On sait que lorsqu'ils appellent quelqu'un, ils lui donnent plus volontiers le nom de son père que le sien, ou quelquefois les deux noms ensemble. Ainsi ils diront : *Knæs Michail Michailowitsch*, ou *Michaël Michailowitsch*, (Prince Michel fils de Michel), lorsqu'un Allemand arrive en Russie, quoiqu'ils sachent son nom, ils se font une fête de l'appeller Iwan Iwanowitsch, c'est-à-dire, Jean fils de Jean. Cette dénomination signifie à peu près fou. Elle a encore quelque chose de plus caractéristique que le mot Jean en français, et ne manque pas d'exciter de grands éclats de rire, surtout quand elle s'adresse à un Allemand.

Il y a en Russie la secte des Roskolniki (1) qui n'a commencé à faire des progrès remarquables que sous le patriarche Nikon, et qui est répandue aujourd'hui dans toutes les parties de l'Empire. Pierre I se donna beaucoup de mouvement, pour en ramener les membres au rite grec; mais les supplices mêmes qu'il imagina, ne firent que l'éloigner de son but. Enfin désespérant d'y réussir, il se contenta de les forcer à porter un morceau de drap rouge quarré, qu'ils attachoient au dos de leurs habits.

Ces sectaires ne se prosternent point devant les images, la raison qu'ils allèguent est qu'elles ne sont point des Dieux. Ils font le signe de la croix autrement que les autres Russes. Fumer du tabac, est, selon eux, une profanation. Si quelqu'un commet cette faute chez eux, (ce

(1) Roskolniki (hétérodoxes) est le nom qu'on leur donne communément. Ils se donnent entre eux celui de Starowerzi, Orthodoxes, ou fidèles de l'ancienne croyance.

qui arrive particulièrement aux étrangers qui ignorent leurs usages) ils ouvrent portes et fenêtres, dès qu'il est parti, balayent, frottent, nettoyent toute la maison, et principalement les endroits où il s'est arrêté ou assis. Ils croyent, par cette expiation, interpréter très-ingénieusement ces paroles du fondateur du christianisme : ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui souille son ame, mais ce qui en sort.

Quand un Russe autrefois avoit le hoquet, ou qu'un vent lui sortoit par la bouche, il ôtoit dévotieusement son bonnet et faisoit trois signes de croix. C'étoit un article de foi qu'un hoquet étoit un élan de l'ame vers Dieu à qui elle désiroit parler. L'on conçoit que les intempérances de table devoient procurer de fréquens entretiens avec la Divinité. Le peuple dont les préjugés résistent plus opiniâtrement à l'évidence, s'est

maintenu dans cette pieuse croyance, et dans l'antique usage de se découvrir et de faire ses trois signes de croix.

Son déjeûner ordinaire, est un petit pain de la valeur de deux liards avec une botte d'ail. On voit tous les matins des Russes allant à leurs affaires, porter sous le bras leur provision d'ail, qu'ils avalent gousse à gousse; quand la soif les prend, il entrent dans le premier cabarêt, où on leur sert de l'eau de vie, ou bien chez un marchand de Spitin, espèce de thé foible, assaisonné de miel et d'une forte dose de poivre; quelques-uns de ces marchands se promènent dans les rues, pour se procurer plus de débit, en portant sur leur dos un vaisseau rempli de Spitin, à peu près comme les marchands de tisanne de Paris, dont ils semblent avoir emprunté la forme de ce vaisseau et la promenade.

Entre différentes boissons j'ai distin-

gué celle qu'ils appellent Quass. En voici la recette.

35 livres d'orge, germé et séché.

3 poignées de seigle également germé.

Autant de farine de seigle non tamisée.

Mettre dans un grand vase de terre le tout, sur lequel on verse de l'eau chaude, et qu'on remue avec une grande cuiller de bois, jusqu'à ce qu'il soit transformé en une pâte légère.

Le vase ne doit être rempli qu'à 7 ou 8 pouces au dessous des bords. Jetter par dessus une couche de gruau, de cosses, d'avoine, haute environ d'un pouce.

Mettre le vase dans un four chaud où on laissera quelques charbons. Fermer le four.

Au bout de vingt-quatre heures retirer le vase, le remplir d'eau chaude, et remuer encore avec la cuiller.

Transvaser le tout dans un vaisseau de bois plus grand, pourvu d'un robinet, et dont le fond est garni de paille.

Verser ensuite plus ou moins d'eau

tiéde, selon que l'on veut faire le Quass plus ou moins fort.

Laisser aussi la liqueur et les ingrédiens pendant une heure.

Tirer ensuite la liqueur par le robinet, la verser dans un tonneau, et y jetter un gros morceau de pain bis qui la fera fermenter.

En été le tonneau se porte à la cave. En hiver on le laisse l'espace d'une nuit dans une chambre chaude, autrement la liqueur ne fermenteroit pas.

Avec la quantité d'ingrédiens ci-dessus indiquée, on peut faire deux muids de Quass.

J'ai trouvé cette boisson fort bonne, rafraîchissante et très-propre à donner de l'embonpoint.

Une autre boisson supérieure encore, est celle que l'on se procure dans le temps où la sève monte dans les arbres. On perce les bouleaux, et on adapte aux trous des vases, dans lesquels on on recueille la sève.

Prenez 60 pots (120 pintes, mesure de Paris) de cette sève fraîchement recueillie.

4 pots de miel blanc ou 50 livres de sucre.

Une poignée de houblon enveloppée de linge.

Que le tout cuise ensemble, jusques à la diminution du quart, et soit versé dans un baquet où vous le laisserez réfroidir.

Plongez-y une poignée de paille arrangée en couronne et arrosée de deux à trois cuillerées de lie de bierre nouvelle et tiède.

Ajoutez les écorces de dix citrons, un peu de cardemone, une douzaine de clous de girofle, quelques fleurs d'oeillet et de muscat et quelques racines de violette: tous ces ingrédiens seront pilés et empaquettés séparément.

Couvrez le baquet d'un drap qui ferme hermétiquement, et recouvrez le drap d'un oreiller ou de quelqu'autre chose

de naturellement chaud qui provoque la fermentation.

Au bout de vingt-quatre heures transvasez le tout dans un tonneau en le faisant passer par un linge, retirez les paquets qui renferment les derniers ingrédiens : lavez-lès dans de l'eau propre et les jettez dans le tonneau, que vous descendrez dans une cave pour y rester l'espace de quatre semaines.

Mettez enfin votre liqueur en bouteilles que vous laisserez dans la cave, après avoir jetté dans chacune des grains de raisin de Corinthe.

Cet hydromel sain et délicieux est préféré par quelques personnes aux vins les plus renommés. Il pétille et mousse comme le vin de Champagne et en a un peu le goût.

L'histoire de l'Eglise et la lecture des canons prouvent assez que l'ambition des successeurs de St. Pierre ne se bornoit pas anciennement à une supréma-

tie purement spirituelle. Cet esprit de domination temporelle ou pour mieux dire générale, n'étoit pas particulier à la cour de Rome. Il subsistoit dans toute sa force chez les prêtres de l'Inde et de la Russie, avant que ces deux grandes portions du globe eussent aucune rélation avec les autres peuples de l'Europe.

Autrefois à Moscou le Patriarche se levoit de grand matin, le dimanche des rameaux, montoit un âne superbement enharnaché, pour retracer l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, et alloit à la Cathédrale et de-là à l'Eglise de la Trinité, entouré de tout son clergé. La marche étoit ouverte par deux chevaux qui traînoient un arbre avec ses branches chargées de fruit, et sur lesquelles étoient assis quatre jeunes gens, vétus en blanc qui chantoient sans interruption Hosanna. Ils étoient suivis de quarante autres couverts d'habits de pourpre. Les plus belles tapisseries ornoient le pavé des rues : pour donner plus

de relief à cette cérémonie toute la cour Impériale suivoit dans la plus grande pompe et se joignoit au clergé. Enfin pour qu'il ne manquât rien au triomphe du Patriarche et à l'ignominie du Zar, celui-ci faisoit lui-même partie du cortége du premier, et marchoit à pied devant lui, tenant la bride de son âne.

Le même jour dans les autres villes de l'Empire à l'instar de ce qui se passoit dans la capitale, le premier du clergé suivant l'ordre hiérarchique, recevoit les mêmes honneurs que le Patriarche, et le Wojéwode ou Gouverneur subissoit l'humiliation du Zar.

Cette coutume subsisteroit peut-être encore sans Pierre I, dont l'ame élevée et généreuse étoit faite pour en sentir énergiquement tout le poids. Ce Prince rendit une ordonnance, dans laquelle il s'exprime ainsi : attendu que cette coutume ne peut s'accorder avec l'honneur et la dignité d'un Zar de Russie, qu'elle est tout-à-fait indépendante du dogme,

qu'elle est inconnue dans le reste de l'Europe, que bien loin d'être prescrite par les Apôtres, elle est diamétralement opposée et à leur morale et à leur conduite, qu'elle ne sert qu'à couvrir le Souverain d'opprobre, elle doit être à jamais abolie dans la capitale et les provinces.

Pierre I[er] à aboli le patriarchat, s'est lui même déclaré chef de son Eglise, malgré les violentes réclamations du clergé, et a transmis à ses successeurs la couronne dégagée de tous les liens sacerdotaux.

La Cathédrale de Moscou est un vieux bâtiment qui a commencé il y a plusieurs années à s'enfoncer sous terre, et qui actuellement s'y enfonce de plus en plus. C'est une opinion généralement reçue parmi le peuple et dont il a soin d'instruire tous les étrangers, que le moment où le haut de la porte tou-

chera la terre, aménera infailliblement la fin du monde.

Lefort, ce fameux favori de Pierre Ier et l'ame de ses conseils, fut singulièrement regretté des généraux d'armée ses rivaux et de tous les Seigneurs de la cour. Ils remplissoient sa chambre dans les derniers momens de sa vie et fondoient en larmes. Las d'entendre leurs sanglots, il ordonna à son valet de chambre de lui amener beaucoup de musiciens, et surtout des timbales et des trompettes. L'orchestre arrivé, il recommanda au Maître de musique de ne pas cesser de faire jouer tous les instrumens qu'il n'eut rendu le dernier soupir. Il le rendit effectivement au milieu d'une symphonie avec la plus grande tranquillité et la plus parfaite résignation.

Le jour de Pâque en Russie est consacré aux plaisirs de toute espèce, et principalement à l'ivrognerie parmi le

peuple. Comme le carême finit à minuit, quelques Russes se lèvent à la même heure et commencent un repas qui dure la plus grande partie du jour. Les paysans ou serfs présentent des oeufs à tous les nobles qu'ils rencontrent et les embrassent. Le premier Seigneur de la cour ne peut pas refuser l'oeuf et l'accolade du dernier mendiant (1).

La sonnerie est en singulière vénération. On y attache beaucoup d'importance et d'efficacité pour le salut des ames. Elle commence de grand matin pour ne finir que long-temps après le

---

(1) L'Amiral Talisin décoré du cordon de St. André, n'eut pas lieu de s'y réjouir de cette coutume ni de sa complaisance, un jour qu'il se rendoit au Palais impérial où il y avoit bal paré. Un de ses matelots couroit aprè lui criant : Batuschka ! Batuschka! (père! pere!) l'Amiral s'arrête. Le matelot fait son offrande en disant : Christ est ressucité : oui , il est ressucité, repond l'Amiral en prenant l'oeuf et présentant la joue. Mais le malheureux tourmenté par un fatal hoquet inonde son cordon et son habit de bal du superflu de son souper.

coucher du soleil, les jours de grandes solemnités et de la fête du souverain. C'est alors qu'il n'est pas d'azyle où l'on puisse se soustraire au bruit le plus étourdissant. Toutes les cloches de l'Empire sont en branle. Les cordes de quelques unes aboutissent à des cabanes construites exprès devant les Eglises pour la commodité des sonneurs bénévoles.

Le serment se prête de la manière suivante: on a la main gauche sur l'Evangile, la droite levée et étendue horisontalement; les deux doigts du milieu séparés des autres par une direction verticale qu'on leur donne. Après la prononciation du serment dont les dernières paroles sont: *Que le Dieu tout puissant me soit en aide comme j'ai dit vrai*, on baise l'Evangile et la croix.

Rien n'est plus commun que de s'embrasser même dans la rue. On ne baise que la main aux Dames de la première distinction;

distinction; quand elles la retirent, c'est une permission qu'elles donnent de baiser les deux joues. Cette familiarité ne cesse que là où les conditions sont séparées par un grand intervalle. Toutes les femmes généralement qui vont à la cour sont admises à l'honneur de baiser la main de l'Impératrice, qui à son tour leur baise une joue.

En entrant quelque part, le Russe ne salue personne. Il jette d'abord respectueusement ses regards sur les quatre murs de l'appartement où sont les images de Dieu et de quelque saint (1), fait

(1) C'est le Bog dont je crois avoir parlé plus haut. Ce Bog qui représente Dieu ou quelque saint, et plus communément celui dont on porte le nom, est peint sur bois. Les personnes riches et les monastères en ont de très-grand prix, par les brillans et les pierres précieuses dont ils les ornent. M. Scheremetoff a un cabinet de Bogs qui vaut plus d'un million. Quelques Roskolniks ont des Bogs, mais ils ne leur rendent pas le même culte que les autres Russes qu'ils taxent d'idolatrie, de manière que leurs Bogs ne sont pour eux que de simples décorations, ou tout au plus un mémorial

trois signes de croix, accompagnés chacun d'une courte prière. Ce n'est qu'après avoir rempli ce formulaire qu'il va faire un compliment particulier à chacun de ceux qui composent le cercle.

Toute la pharmaceutique des paysans de la Livonie et de l'Esthonie, (qui d'ailleurs ignorent jusques au nom de médecine) consiste à délayer de la poudre à canon dans l'eau. Encore ne se déterminent-ils à prendre ce breuvage, que lorsqu'ils sont grièvement malades.

Tel étoit autrefois l'excès de l'abrutissement des Russes, qu'ils regardoient toutes les autres nations comme des barbares et se croyoient exclusivement favorisés du ciel, du côté de la politesse, de l'esprit, des sciences et du génie. Ainsi la violence des maux physiques en suspend quelquefois la sensation. Cette

---

qui leur remet souvent sous les yeux leurs devoirs à l'égard de celui qu'ils représentent.

prévention nationale, d'une injustice révoltante, (le croira-t-on?) subsiste encore, je ne dis pas dans le peuple, mais dans tous les individus Russes. Elle semble invinciblement enracinée dans les esprits et plus encore dans les coeurs. Si quelqu'un eût été capable d'en adoucir la violence, c'étoit Pierre I[er] qui força ses sujets de voyager, en dépit de la loi la plus rigoureuse, qui attira au milieu d'eux, de toutes les parties de l'Europe, des généraux d'armée, des négocians, des manufacturiers, etc. pour leur enseigner les premiers élémens des sciences et des arts, qui leur donna en mille rencontres des témoignages non équivoques du mépris qu'il avoit pour eux. Ils durent comprendre dès lors, qu'ils n'avoient pas encore fait un pas vers la civilisation, lorsque les autres nations étoient déjà au bout de la carrière : ils ne purent disconvenir depuis, que ce n'est qu'aux leçons de celles-ci qu'ils doivent cette supériorité qu'ils ont acquise sur

un seul peuple européen. Catherine II, digne rivale de Pierre Ier, et faite pour mettre la derniere main au grand ouvrage du créateur de la Russie, a mis en oeuvre tous les moyens de fixer les étrangers dans ses états. Toutes les peines que ceux-ci se donnent pour y détruire les préjugés et les vieilles habitudes ne leur attirent que la haine, l'envie et la persécution de leurs éléves indociles, que l'on conçoit devoir être plus souvent humiliés qu'instruits. Cette jalousie retarde singulièrement leurs progrès dans tous les genres. Depuis le règne de Pierre Ier l'empire est en proye à une ligue dont l'effort perpétuel tend à exclurre les étrangers de tous les emplois, soit à la cour, soit à l'armée. Jusques ici le ciel n'a pas été assez irrité contre cette nation, pour exaucer ses voeux. Il lui a donné des souverains qui ont su l'apprécier et sentir le besoin qu'elle a de ces mêmes étrangers.

Le flambeau de la philosophie et celui

des beaux arts qui éclairent aujourd'hui toute l'Europe, ne font qu'éblouir des yeux accoutumés à de longues et épaisses ténèbres. Ce qu'on appelle grandeur d'ame, amour de la gloire, désintéressement, n'est qu'une chimère pour des gens à qui la pratique de ces vertus est inconnue ou trop pénible, et dont le raisonnement ne peut s'exercer que sur des objets purement matériels. Ils ne peuvent pas se mettre dans l'esprit que les étrangers, même ceux de la première distinction, viennent prendre du service chez eux par un autre motif que celui de gagner de l'argent. Si Pierre Ier et Catherine II n'ont pu réussir à corriger cette morgue russe, il est probable que l'entreprise surpasse les facultés humaines. Il faut pourtant être juste. Si l'on pouvoit figurer dans les fastes des nations avec des soldats, (ce mot pris dans sa plus étroite signification) les Russes seroient peut-être la première nation du monde, mais comme ils ne

doivent cet avantage en grande partie qu'à un préjugé sacré, pareil à peu près à celui qui fait d'un Turc un lion dans la mêlée, il est à craindre que cet avantage ne diminue en raison du progrès des lumières.

Si j'avois besoin d'un exemple récent, pour appuyer ce que je viens de dire de la vanité moscovite, je renverrais le lecteur à la relation officielle d'un Amiral qui écrivoit à sa souveraine en 1788, que la flotte suédoise en le voyant paroître avoit fui dans ses ports, sentant le danger d'avoir à faire à des *Russes*. Je remarquerai en passant que cet Amiral étoit parvenu au commandement d'une grande flotte, par la mort survenue inopinément quelques jours auparavant de son chef, qui étoit *étranger* et qui venoit d'éprouver, de la manière la plus évidente, que les Suédois, *avec des forces inférieures*, ne craignoient pas de se mesurer avec des *Russes*.

Des cheveux noirs, un teint blanc, de grands yeux qui ne manquent pas de vivacité, une taille bien prise, un sein que la nature s'est plu à dessiner, voilà ce que j'ai remarqué dans la plûpart de leurs femmes; elles sont généralement belles, douces, d'un abord ouvert, elles ont des manières engageantes, la conversation agréable, du goût pour les arts auxquels elles s'appliquent avec succès, et particulièrement pour tous les instrumens de musique. Somme toute, elles sont infiniment plus aimables que leurs maris.

On n'achète ni n'habite jamais en Russie la maison de quelqu'un qui y a été arrêté ou qui a été exilé, persuadé que l'on est, que le successeur, par les loix de la fatalité, éprouveroit le même sort. C'est ce préjugé superstitieux qui fait tomber en ruine des hôtels magnifiques qui embélissoient autrefois St. Pétersbourg, tels que ceux de Schaffiroff

et de beaucoup d'autres Seigneurs disgraciés. Quelques-uns plus rapprochés du centre de la ville, ont été employés par la couronne à des établissemens publics qui sont sous sa dépendance. Ainsi le corps des cadets est retiré dans le palais, où le Prince Menzikoff et le Comte Ostermann ont été successivement arrêtés. Le sénat dirigeant tient ses séances dans celui qui avoit appartenu au Chancelier Bestuscheff et depuis au Prince George de Holstein. Tous deux y avoient été arrêtés. Le dernier, qui s'étoit caché dans les caves, y fut découvert par la garde, qui le traita d'une façon bien injurieuse et bien indigne d'un Prince de l'Empire. Peut-être aussi que les personnes assez instruites pour ne pas partager cette erreur populaire craignent, en habitant la maison d'un homme disgracié, de paroître moins braver le préjudice que défier les coups du despotisme.

Le Feld-Maréchal Comte de Munnich a laissé en mourant la réputation d'un homme très-prodigue de sang. Il étoit plus craint qu'aimé des militaires de tout grade. Dans la guerre contre les Turcs en 1736, il poussa la férocité jusqu'à faire lier à des canons des Officiers généraux.

Dieu soit loué! s'écria-t-il en apprenant le débarquement des Français à Dantzick, les mines de Russie manquoient de bras. Propos qui énoncé d'un ton ferme et avec l'élan de la joye dans le premier mouvement de la surprise, étoit bien propre à lui gagner la confiance du soldat.

Sous le règne de Pierre Ier, qui en faisoit le plus grand cas, les courtisans jaloux de sa faveur auprès de ce Prince, se répandoient en propos qui ne faisoient que décéler son mérite et leur impuissance. Il faut, disoient les uns, que l'Empereur ait bien des graces de reste pour en répandre un si grand nombre

sur le Lieutenant général Munnich! comment l'Empereur est-il assez aveugle, disoient quelques autres, pour concentrer toutes ses bontés sur ce jeune étranger? Messieurs, tout jeune qu'il paroît, leur répondoit Mardefeld, Ministre du Roi de Prusse, et qu'un long usage des cours avoit rendu pénétrant, il flatte les goûts du maître. Il étoit irascible et implacable, une fois qu'il se croyoit offensé, et malheureusement il se le croyoit souvent. Il n'y avoit pas longtemps que les *oeuvres du philosophe bienfaisant* étoient imprimées, lorsqu'il m'invita à dîner, honneur que j'aurois volontiers laissé à quelque autre dont le caractére souple auroit su se prêter plus aisément au commerce, c'est-à-dire aux fréquentes incartades du courtisan le plus hautain. Dans le cours du repas, qui fut long et triste, il m'adressa la parole pour me demander si j'avois lu les oeuvres du philosophe bienfaisant. Sur ma réponse affirmative il continue les ques-

tions et veut savoir ce que j'en pense. Je lui dis que ce livre me sembloit donner un détail assez exact de la situation de la Pologne et de son gouvernement. Vous faites donc quelque cas de son auteur, ajouta-t-il ? sous le point de vue que je viens d'énoncer, répartis-je, oui, Monsieur. Alors rougissant de colère et presque hors de lui-même, il s'écria : son livre est bien le plus abominable livre qu'on puisse voir : comment ! s'attaquer à un Général comme moi ! n'est-ce pas une infamie digne de mort. Avez-vous lu la préface ? je lui répliquai avec autant de retenue que de franchise, que ne lisant jamais de préface, j'étois tout-à-fait incompétent pour juger de ces sortes d'accessoires, et que je n'avois expliqué mon opinion que sur le fonds du livre. D'un moment il ne me regarda plus, et à peine me parla-t-il, lorsque je pris congé de lui.

Ses convives ne jouissoient d'aucune espèce de liberté. Il avoit le goût sin-

gulier de ne rien manger sans sucre; pas même le chou-croute, et la fantaisie plus singulière de les forcer de se conformer à son goût. Il servoit presque toujours lui même, la sucrière étoit à côté de lui, et il ne leur envoyoit rien qu'il ne l'eût saupoudré de sucre comme pour lui. S'il étoit trop éloigné d'un mets dont un autre étoit alors obligé de faire les honneurs, il guettoit avec persévérance tous ceux qui en acceptoient, et les engageoit, d'un ton assez impératif, à prendre du sucre. La persécution n'auroit cessé qu'avec l'obéissance. Je n'ai vu personne assez osé pour se rendre indépendant à cet égard.

L'Impératrice régnante l'avoit nommé Commandant des ports de l'Esthonie et chargé de veiller à la construction du port de Rocherwick dans la mer Baltique près de Padis et à six lieues de Reval, ouvrage projetté par Pierre Ier et dont sa mort prématurée a laissé l'honneur à

ses successeurs. (1) Munnich prétendoit, en conséquence que les Magistrats de Reval et de Narva devoient être instruits de l'anniversaire de sa naissance et du jour de sa fête, et lui envoyer ces jours là une adresse de compliment. Ces Messieurs ignoroient tout cela : l'anniversaire de sa naissance étant arrivé, Munnich est surpris de ne recevoir aucune lettre. Le second courier ne lui en apportant pas d'avantage, le violent dépit qu'il en conçut le rendit d'abord muet et immobile et lui suggéra bientôt l'ordre de transférer tous les Gatterschniks de Rocherwick à Reval et de les loger chez les bourgeois. Le Magistrat de Reval très-étonné de l'ordre, et très-molesté de la nouvelle compagnie qu'on lui amenoit, écrivit sur le champ à M. *Schwenske* son correspondant à St. Pé-

(1) Rocherwick est le séjour des Gatterschniks ou malfaiteurs qui y sont devenus plus nombreux depuis que la peine de mort est abolie, et que les criminels de toute espèce sont envoyés au Gatterka ou aux galères.

tersbourg, pour obtenir la révocation d'un ordre dont il ne pouvoit déviner la cause; il offroit de réparer ses torts ou ceux de ses concitoyens, aussitôt qu'il en auroit connoissance. Schwenske va trouver Munnich dont il étoit connu et aimé pour avoir rempli long-temps et avec zèle les fonctions de Gouverneur chez son frère. Munnich entrevoyant dès le commencement de la conversation le sujet de sa visite, reprit soudain ces manières farouches et arrogantes qui lui étoient naturelles, affecta de ne le pas reconnoître, répondit à ses civilités par de dures négatives, et prit feu au point de ne vouloir plus l'écouter. Schwenske, sans perdre courage, lui rappella l'amitié dont il l'avoit toujours honoré, et le conjura dans les termes les plus polis, de lui dévoiler le véritable motif de ce réfroidissement et de l'ordre rigoureux lancé contre les habitans de Réval. Après une demi-heure d'emportement, de plaintes vagues et d'exclamations bruy-

antes, comment! dit Munnich, ces.... gens là ne peuvent pas m'envoyer le jour qu'on célèbre ma naîssance une lettre de compliment! à moi qui suis le Général Munnich! Non, ils ont mérité ce châtiment, il faut que je leur apprenne leur devoir. Enfin Schwenske ayant représenté leur ignorance sur cet article important et épuisé tous les moyens conciliatoires qu'il put imaginer, obtint que, moyennant de très-humbles excuses avec une lettre de compliment, les Gatterschniks sortiroient de Réval.

Il seroit long de rapporter tous les traits de vanité échappés au Comte Munnich. Lorsqu'on lui apporta les épreuves de son portrait qu'il faisoit graver en taille-douce, il eut le courage d'écrire au bas de chacune d'elles de sa propre main, ces paroles en allemand dont voici le sens en français: Celui-là est vraiment grand qui ressemble à Munnich. Il sera un héros, l'ami des hommes, politique consommé et chrétien irréprochable.

Il étoit vieux, lorsque Catherine II visita ses Duchés d'Esthonie et de Livonie. Ayant obtenu de l'Impératrice sa promesse de venir à Rocherwick, il se livra à d'immenses et dispendieux préparatifs pour sa réception. Il imagina entre autres folies d'habiller en Arabes et en Indiens tous ses Gatterschniks qui promenèrent Sa Majesté avec sa suite sur des chars de triomphe. Cette Princesse ennemie du faste auroit désiré de se rendre au plutôt au port. Mais il lui fallut essuyer l'ennui de cette vaine cérémonie. En examinant les travaux, elle étoit assistée des gens de l'art, qu'elle interrogeoit. Tous l'assuroient qu'il étoit impossible de construire un port dans cet endroit, et ils en détailloient les raisons. Mais Munnich les combattit avec chaleur et soutint contre l'avis général qu'il n'y avoit pas un endroit au monde plus convenable à tous égards pour la construction d'un port. L'Impératrice respectant son âge le laissa parler tant

qu'il

qu'il voulut, et se contenta de dire à quelques personnes de sa suite : c'est dommage que ce grand homme survive à sa gloire.

Sous le règne de l'Impératrice Anne, il étoit très-lié avec le Duc de Bieron. Celui-ci étoit alors le dispensateur de toutes les places et de toutes les graces. Tous ceux qui les connoîssoient prévoyoient une rupture prochaine, et en auguroient de sinistres événemens pour l'un ou l'autre : à travers l'écorce de cette amitié, ils distinguoient une méfiance mutuelle et une aversion réelle. Bieron fin courtisan se débarassa de son ami, en lui donnant le commandement des troupes dans la guerre qui éclata contre les Turcs en 1736, et dont on l'a cru le principal instigateur. Après la conclusion de la paix, il l'abusa par la promesse souvent réitérée de le faire nommer Hettman de la petite Russie, place qui pouvoit satisfaire en partie l'orgueil de Munnich, et l'on a prétendu

que cette promesse avoit levé tous les obstacles que Bieron pouvoit rencontrer dans la poursuite de la régence au commencement du règne du jeune Zar Iwan III. Munnich pressa ensuite Biéron de réaliser ses promesses, ce qui étoit bien éloigné des intentions de celui-ci. Delà le réfroidissement, les embûches, et enfin l'exil du Duc Régent.

Ce manque de parole de Bieron justifiera difficilement Munnich du reproche qu'on peut lui faire d'avoir enseigné aux Russes à se jouer de leurs Princes et à combiner un plan, pour dégrader ceux qui les gouvernent. Le Régent Bieron peut être rangé dans la classe des Gouverneurs des peuples. Ce crime ternit, à mon gré, toutes les belles actions de ce Feld-Maréchal, les annales Russes offrent beaucoup d'exemples de Souverains et de Princes enfermés, aveuglés et assassinés. La nation sembloit avoir perdu de vue la trace de ces horreurs depuis Alexis Michaïlowitsch. Quelquefois

le peuple accablé sous le faix des impositions et des exactions secouoit le joug, mais sa fureur ne tomboit que sur les Ministres, auteurs de sa détresse. Cette redoutable milice des Strélitz créée par le Zar Iwan Basilowitsch attenta à la vie de Pierre I[er] à l'instigation de la Princesse Sophie sa soeur. Mais toutes ces émeutes et ces mouvemens n'étoient ni préparés de loin, ni conduits avec ce déguisement rafiné et cette perfidie réfléchie dont Munnich donnoit les fatales leçons : l'indignation s'accroîtra quand on se rappellera qu'il se trouvoit dans un pays étranger, (Munnich étoit né allemand.) Voici comme il exécuta son complot. Il avoit passé la soirée chez le Régent au Palais d'Été, et lui avoit prodigué, surtout en le quittant, les plus solemnelles protestations d'une inviolable amitié. Il revint vers minuit, accompagné de son aide de camp Mannstein et de quelques autres affidés. (En sa qualité de Président du Conseil de guerre,

les gardes et tout l'état militaire dépendoient immédiatement de lui). Il coupa lui-même les courroyes et les cordes des tambours du détachement qui étoit de garde, afin que personne ne pût sonner l'allarme. Il se saisit ensuite des officiers, laissa, à leur place, une partie des siens, et envoya Mannstein avec les autres, droit à l'appartement où couchoit Bieron. Celui-ci qui entendoit quelque bruit en eut de l'inquiétude : en voyant Mannstein, il se douta de son sort et se retrancha, en désespoir de cause, sous le bois de lit, où il se défendit en mordant les mains de son adversaire, qui sentant qu'il ne viendroit pas à bout lui seul de le forcer dans ce poste, appella sa suite à son aide.

La fable et l'histoire fourmillent de traits semblables à ceux de Pérille et d'Enguerrand de Marigny, qu'une providence vengeresse semble avoir condamnés à subir eux-mêmes et quelque-

fois les premiers, les supplices qu'ils ont inventés. Munnich étoit destiné à en grossir la liste. L'Impératrice Elisabeth, ayant prononcé contre lui la peine de l'exil en Sibérie, voulut qu'il fût enfermé dans la même maison qu'il avoit fait bâtir à Pélim et entourer de palissades exprès pour Bieron. Munnich but le calice d'amertume jusqu'à la lie. Le hasard voulut qu'il rencontrât sur sa route Biéron dont il alloit prendre la place : événement qui paroîtra assez singulier à ceux qui ont quelque idée de la longueur de ce voyage à travers des terres sans routes et toujours couvertes de neige. Les personnes qui accompagnoient ces deux seigneurs ont rapporté qu'ils arrêtèrent les yeux l'un sur l'autre jusques au moment où ils furent arrivés sur la même ligne, et qu'ils cessèrent alors de s'entre-regarder, sans avoir proféré un seul mot.

L'Impératrice Elisabeth ne fit faire le procès à MM. Munnich, Ostermann,

Mengden, etc. que pour aller au-devant des cabales et des intrigues qu'elle appréhendoit par la suite de quelques-uns d'eux. Ils faillirent donc d'être les victimes d'une raison d'état étrangère à ce qu'on leur imputoit. Telle est la justice des Rois, que les soupçons ou les simples craintes d'une offense à venir équivalent aux forfaits achevés et démontrés.

Cette même Impératrice, au milieu de la joie d'un gala auquel elle avoit invité tous les grands de sa cour, se rappella le sort de Munnich. Je serois fort aise, dit-elle, de savoir ce que fait actuellement le Comte de Munnich. Elle remit alors à un bas officier un rouleau de 6,000 roubles pour ce Comte, elle fit en même temps écrire une lettre dont elle le chargeoit avec l'argent. Elle marquoit au Comte que s'étant souvenue de lui le jour de sa fête, qu'il avoit sans doute célébrée, elle lui envoyoit 6,000 roubles pour qu'il se souvînt d'elle

à son tour et disposât de la somme à son bon plaisir. Elle avoit recommandé au courier d'épier avec attention les différens mouvemens du Comte et de lui en rendre un compte fidèle. Le Bas-officier à son retour, remit à l'Impératrice une réponse dans laquelle étoient exprimés tous les sentimens de respect et de résignation du Comte. Il rapporta que Munnich avoit lu la lettre de S. M. avec beaucoup de soumission apparente, et l'avoit fait asseoir en attendant qu'il eût rédigé la réponse; qu'il la lui avoit ensuite remise avec 2,000 roubles pour ses peines; qu'il avoit distribué deux autres mille roubles entre ses domestiques, en leur annonçant qu'ils en étoient redevables à la munificence de S. M. et en les engageant à en faire un bon usage et à se réjouir en l'honneur de sa fête; qu'enfin il avoit dit qu'il gardoit les deux derniers mille roubles, comme un précieux gage de la bonté de sa souveraine. Je me suis bien doutée, dit-elle au mi-

lieu des courtisans, qu'il feroit une pareille distribution de mon présent. Ma foi, Messieurs, ajouta-t-elle en élevant la voix, il faut avouer que Munnich est aussi grand dans la disgrace qu'au faîte des honneurs.

Le Comte de Munnich étant à la tête des affaires, a rendu des services essentiels à l'empire de Russie. On lui doit entre autres établissemens, celui du corps des Cadets. C'étoient trois cents jeunes gentilhommes divisés en quelques compagnies. Ce corps a essuyé pendant l'exil du Comte différens changemens dont j'aurai peut-être occasion de parler par la suite. On enseigne à cette jeune noblesse les langues, l'art des fortifications, à monter à cheval, à faire des armes, etc. et généralement tous les arts convenables à des militaires, même quelques arts agréables, tels que la danse. La Newa est le théâtre de ses exercices, elle y fait de petits forts et des polygones

avec des glaçons, elle les attaque et les défend. En un mot on la force de donner toutes sortes d'essais de l'espèce d'utilité dont elle peut être à l'Etat qui se charge de sa nourriture et de son éducation. C'est Munnich qui a fait donner aux Cadets le palais du Prince Menzikoff qu'a habité depuis le Comte Ostermann. On conviendra sans peine que cette disposition de Munnich est plus avantageuse et mieux raisonnée que telle autre assez commune qui n'auroit servi qu'à l'étalage du luxe d'un favori.

C'est encore au Comte de Munich que St. Pétersbourg doit sa subsistance journaliere. Cette ville, qui contient une population de 120,000 ames, est située à l'extrêmité de vastes marais couronnés d'une forêt. Elle tire la plus grande partie de ses vivres des rives du Wolchwa et de Nowgorod, où le terrein commence à devenir moins stérile. Pendant l'hiver, les approvisionnemens avoient toujours eu lieu régulièrement par les traîneaux

qui traversent le lac Ladoga et la Newa. Il n'en étoit pas de même l'été : les vents d'ouest qui règnent presque toute l'année dans ces parages, joints aux bourasques qui sont aussi terribles que fréquentes sur le lac, en empêchant la descente des barques, occasionnoient quelquefois la famine dans St. Pétersbourg. Ce fléau fit périr plus de 100,000 hommes lors de la fondation de cette ville. Munnich poussa avec une vigueur incroyable les travaux du canal de jonction du Wolchowa à la Newa. Ce canal projetté et même commencé par le Zar Pierre Ier, et qui a une longueur de 104 werstes, Munnich a eu la gloire d'y voir mettre la dernière main en 1732, sous le règne de l'Impératrice Anne. Depuis cette époque le transport des vivres et de tous les autres objets de commerce à St. Pétersbourg se fait avec autant de facilité et de régularité, l'été que l'hiver. On auroit pu dresser une statue à Munnich. Elle lui étoit peut-être due. Telle

étoit du moins l'idée qu'on en avoit en Russie, et l'on y auroit mis cette devise: *abundantiâ partâ.* Mais ce Seigneur, courtisan délié, voulant s'affermir dans les bonnes grâces d'Anne, lui rapporta tout l'honneur de cette grande entreprise. Il fit ériger à l'embouchure du canal à Schlusselbourg, une pyramide fort haute, dont les quatre faces portent des inscriptions en langues latine et russe, qui font l'éloge de l'Impératrice et n'ont rien autre chose de merveilleux. Il n'y est nullement question de Munnich, ni même de Pierre Ier. On voit sur la face du midi, les deux lettres *A. I.*, qui étoient le chiffre d'Anne, et sur celle du Nord, le portrait de la même Impératrice gravé dans la pierre.

Pendant son exil qui dura vingt-un ans, Munnich ne perdit rien de son activité naturelle. Toutes ses occupations se ressentoient de l'énergie de son caractère; preuve d'une ame forte qui ne se laisse point abattre par le malheur, et

ne peut avoir que des idées grandes et utiles. Chaque prisonnier d'état en Sibirie est gardé par une compagnie de soldats. Munnich exerça les siens et les forma à la discipline militaire par des marches, des contremarches, des attaques des assauts &c. On a remarqué que c'étoit les soldats exercés par Munnich qui se distinguoient le mieux et faisoient le plus rapidement leur chemin.

Il avoit une bonté vraiment paternelle pour tous ceux qui étoient à son service. Il n'en est aucun dont il n'ait fait la fortune. Il est vrai que ce service étoit hérissé de quelques épines, il falloit épier continuellement et deviner les goûts de ce maître, s'asservir sans relâche à ses caprices et à ses bizarreries, exécuter avec ponctualité les ordres les plus minutieux. Un sécrétaire qui n'avoit pas plié une lettre à sa fantaisie ou qui avoit oublié une virgule, provoquoit toute sa colère.

Etant amené devant ses juges, pour

subir un interrogatoire, le Prince Trubetzkoi, Seigneur Russe de distinction qui présidoit le tribunal, lui demanda 1°. s'il pouvoit se disculper d'avoir sacrifié tant d'hommes devant Dantzick. Continuez, Monsieur, dit Munnich, de me lire les autres chefs d'accusation, et je vous répondrai sur tous ensemble. Après la lecture des charges, il prononça une harangue apologétique, dans laquelle il déploya l'éloquence la plus impétueuse et la plus persuasive qu'il termina par cette apostrophe. Monsieur, sur tout cela, je répondrai aussi à Dieu, au jour du dernier jugement. Sans doute ma justification sera mieux goutée là qu'ici. Car je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est de ne vous avoir pas fait pendre, lorsque vous futes accusé et bien convaincu d'avoir détourné les deniers de la caisse dans la guerre de Turquie. Voilà ce que je ne me pardonne pas. Mais c'est mon unique faute. On dit que l'Impératrice Elisabeth qui assistoit

à l'instruction du procès, cachée derrière un paravent, entendant cette péroraison, envoya l'ordre de discontinuer l'interrogatoire et de ramener le Feld-Maréchal dans sa prison.

Au jour fixé pour le supplice de Munnich, d'Ostermann, (1) de Goloffkin, de Lœwenwolde, de Mengden &c. on fit venir à St. Pétersbourg 6000 hommes de troupes, dans l'appréhension des suites de l'intérêt que le peuple pouvoit prendre au sort de ces illustres personnages. Munnich marcha entre deux haies de soldats, d'un pas assuré, et avec une contenance ferme et modeste et un front serein qui annonçoient toute la tranquillité de son ame et une espèce d'indifférence sur sa mort prochaine : il observoit tout le monde des deux côtés sur la route, et s'il reconnoissoit quelque Officier, il le saluoit affectueusement et prenoit congé de lui de la meilleure

---

(1) Le premier devoit être écartelé, et le second rompu vif.

grace. Après tous ces adieux en montant sur l'échaffaut il aborda l'Officier qui étoit à la tête des troupes. Vous avez le commandement, Monsieur, lui dit-il, commandez avec cette fermeté que vous m'avez vue autrefois au milieu de la mêlée; faites votre devoir rigoureusement, et donnez au plutôt vos ordres pour me délivrer de cette vie à laquelle je renonce avec le plus grand plaisir. Voudriez-vous ajouta-t-il en l'embrassant, garder pour votre peine, pour vous ressouvenir du Feld-Maréchal Munnich, ce foible gage de mon amitié? Il lui donna en même temps sa bague, qui étoit de grand prix, sa tabatière, sa montre, et tous les bijoux qu'il avoit sur lui. Le Comte Ostermann étoit bien éloigné de montrer ce courage et cette présence d'esprit, quatre soldats l'aidoient à se tenir debout. Munnich, indépendamment d'une ame élevée et de son énergie naturelle, étoit encore soutenu par cette vanité puérile qui a rem-

pli tous les instans de sa vie ; par cette passion de faire parler de lui, qui lui faisoit entrevoir les générations futures publiant les actions mémorables d'une vie couronnée par une mort violente, et digne de toute leur commisération. Parvenu au comble des honneurs, son ambition ingénieuse n'eût pu en imaginer de nouveaux, il n'y avoit que le supplice cruel auquel il alloit être livré qui pût augmenter et prolonger l'intérêt qu'il lui sembloit que l'univers prenoit à sa personne. Fortement et uniquement pénétré de cette idée, il n'est pas étonnant que l'on démêlât sur les traits de son visage une espèce de joye à travers la gravité la plus imposante. Mais quel fut son étonnement, son chagrin, son désespoir, lorsqu'il se vit frustré de ces belles espérances, lorsqu'après avoir entendu la lecture de sa sentence de mort, ses oreilles furent sur le champ frappées de l'annonce de sa grace! C'est alors que son découragement et sa

tristesse

tristesse ne furent point équivoques. Il retourna à la forteresse en versant des larmes amères qu'il ne pouvoit retenir.

Le Comte Ostermann, dont il est parlé dans le paragraphe précédent, a été long-temps en faveur à la Cour de Russie, et y a occupé les plus belles places. Il en observoit attentivement toutes les intrigues dans la crainte d'être pressé dans le choc des différens partis. A la plus légère apparence d'une cabale, il contrefaisoit le malade et restoit chez lui, où pour achever de donner le change, il se barbouilloit le visage avec des citrons et se composoit par là, l'air de quelqu'un qui auroit eu la jaunisse.

Le Feld-Maréchal Munnich épuisé par l'âge, sentant arriver sa dernière heure, s'y prépara avec beaucoup de sang froid, et avec l'esprit d'un chrétien pénétré de l'excellence de sa religion. Il conserva toute sa raison et l'usage de la parole

jusqu'au moment qu'il expira. Après avoir fait les dernières dispositions qui concernoient son salut, il lui restoit encore une syndérèse, il appella son Sécrétaire nommé Fritsch. Ayez la bonté, Monsieur, lui dit-il de m'apporter et de me lire l'interrogatoire que j'ai subi dans le temps que j'ai été envoyé en Sibirie. La lecture achevée, bon! s'écria-t-il, je me sens plus à l'aise, je ne crains pas que la justice divine me reproche la moindre de ces choses, et je meurs tranquille.

Un frère du Feld-Maréchal Comte de Munnich, en apprenant la haute considération que celui-ci avoit acquise en Russie, s'y rendit dans le dessein de se lancer dans la carrière des honneurs. Elle fut long-tèmps fermée pour lui. Une rencontre aussi inespérée qu'heureuse la lui ouvrit à la fin. Sous le règne d'Anne, le feu prit un jour dans le voisinage du palais impérial. L'Impératrice alla

voir l'incendie, accompagnée d'Anne mère de l'Empereur Iwan III et de la Princesse Elisabeth, qui depuis détrôna cet Empereur et le relégua avec sa mère. Le froid étoit rigoureux, et dans la précipation qu'elles avoient mises à sortir du Palais, elles avoient oublié leurs pelisses. Les deux premières en trouvèrent bientôt, grace au zèle d'une foule de Seigneurs qui arrivèrent en même temps qu'elles, et se disputèrent l'honneur de les couvrir de leurs propres pelisses. Elisabeth seule geloit de froid, personne n'osoit lui en offrir dans la crainte d'être soupçonné d'entretenir une correspondance, ou d'avoir la moindre relation avec une Princesse dont toutes les démarches étoient épiées avec la plus scrupuleuse exactitude. Soit pitié, soit l'envie de percer, Munnich lui donna sa pelisse. Cette complaisance, qui auroit pu être fatale à tout autre, fut à peine remarquée par les ennemis ou les surveillans d'Elisabeth, auxquels la médio-

crité des talens de Munnich ne causoit aucun ombrage. Mais Elisabeth fut sensible à cet égard de Munnich, et reconnoissante du danger auquel il s'étoit noblement exposé pour elle. A son avénement, elle lui donna un logement dans le Palais impérial, avec l'emploi de grand Gouverneur de la Cour. La disgrace et l'exil de son frère n'altérèrent en rien la faveur dans laquelle il s'est maintenu, jusqu'à ce que le grand âge l'eût obligé à se retirer dans ses terres de Livonie, où il est mort.

La même cause qui retarda son avancement, lui conserva peut-être les places et les honneurs auxquels il étoit une fois parvenu. Il ne fut jamais en butte aux traits de l'envie, qui trouble rarement le repos d'un génie étroit. Il avoit mille petitesses qui décéloient sa nullité. Ivre de sa figure, tout entier aux soins de la toilette, il ne passa jamais devant un miroir qu'il ne s'y arrêtât pour se contempler avec complaisance et avec une

persévérance dont rougiroit une femme mal élevée. Il employoit la plus grande partie de son temps à rajuster sa coeffure et son habillement. Il affectoit les dehors d'une grande piété. Il se piquoit surtout d'une rigoureuse orthodoxie. La persécution qu'il fit endurer aux frères Moraves de St. Pétersbourg, dont quelques-uns périrent dans les prisons, déposera, sinon contre sa méchanceté, du moins contre la gauche manie qu'il avoit de se rendre recommandable par quelque endroit.

L'originalité de son caractère et de ses manières bizarres reveilla quelque fois la haîne ou plutôt la malice des courtisans. Car leur persécution à son égard se borna à quelques sarcasmes, à quelques plaisanteries, qui l'exposoient à la risée de la Cour. Le fameux Boërhaave, Médecin d'Elisabeth, se disposoit à faire circuler un pamphlet contre lui. L'heureuse étoile de Munnich voulut qu'un de ses gens se trouvât dans l'imprimerie,

au moment que l'on en tiroit la première épreuve, celui-ci soupçonna à certains traits caractéristiques que son maître étoit le sujet de la raillerie. Il emporta la feuille et la lui remit en hâte. Munnich se rend auprès de l'Impératrice avec cette pièce de conviction et sollicite une réparation éclatante. Cette Princesse défendit l'impression de la satyre, mais le cas ne lui parut pas assez grave pour mériter d'autre punition. Elle croyoit devoir quelques ménagemens à un Médecin estimable à toute sorte de titres et qu'elle aimoit. Au surplus elle n'oublia rien pour appaiser le courroux de Munnich et aux consolations d'un langage gracieux joignit un présent considérable en argent. Tout cela ne calma point la bile de Munnich, qui tomba dangereusement malade de chagrin. L'Impératrice apprenant que les Médecins qui le traitoient, désespéroient de sa vie, appella Boerhaave. Il faut, Monsieur, lui dit-elle, que vous me

fassiez un plaisir. Que Votre Majesté commande, répondit le rival de Galien, et je suis prêt à obéir. Après avoir tiré de lui une parole d'honneur; Munnich, ajouta-t-elle, est aux portes du tombeau, vous en êtes en quelque façon la cause, allez le guérir, s'il en est encore temps. Voilà le plaisir que j'exige de vous. Boërhaave ne répliqua pas et courut chez le malade à qui il parvint à rendre la santé.

Boërhaave étoit un peu sourd, il se faisoit assister dans ses visites d'un Chirurgien nommé Mauth, qui lui indiquoit par signes les réponses des malades.

Autrefois quand un Grand de la Russie étoit mis aux arrêts, ou exilé en Sibirie, Sécrétaires, domestiques, tous ceux qui lui appartenoient, subissoient la même proscription. Aussi quand on prévoyoit la disgrace ou la condamnation prochaine de quelque Seigneur; il étoit

bientôt abandonné à lui-même et restoit seul au mileu de sa maison. M. Emme avoit donné à son domestique Feodor quelques commissions pour la campagne, lorsqu'il fut condamné à la peine de l'exil. Cet homme très-étonné à son retour de trouver l'hôtel du Comte Ostermann, dont son maître étoit le Sécrétaire, désert, peste et jure contre ce maitre inconsidéré qui voyage sans l'en avertir, sans lui indiquer le lieu de son séjour, et se résout à le joindre, en quelque coin de la terre qu'il soit. Il va d'abord au Sénat et demande à quelqu'un de confiance des nouvelles d'Emme. Ton maître, lui répond celui-ci, est bientôt en Sibirie. — Comment ! il a l'indignité de me délaisser, sans m'en prévenir ! Savez-vous du moins en quel endroit de la Sibirie il peut être ? — Oui, il est à tel endroit. — Bon, je vais vendre tout ce que j'ai, et je cours le trouver pour le gronder d'importance. Le Sénateur rit et essaya de l'appaiser par quelques raisonnemens

qui ne font que l'irriter. *Il faut que j'aille lui laver la tête* est l'unique réponse qu'il en peut tirer. Feodor vend tous ses effets, part avec une petite somme d'argent, est assez heureux pour arriver en Sibirie, et y rencontrer son maître, auquel il fait les reproches les plus amers. Emme ne réussit pas plus que le Sénateur à lui démontrer l'étroite obligation de céder à la nécessité. Voyant enfin l'inutilité de s'excuser : Te voilà donc en Sibirie, lui dit-il, mais qu'y prétends-tu faire ? — Belle demande ! rester auprès de vous et vous servir. — Je te suis obligé de ta bonne volonté et de tes peines. Mais, mon ami, je n'ai que tant de fixe pour ma dépense journaliere. — Que cela ne vous embarrasse pas, maître, je ne suis pas venu sans argent, et je vous en aiderai si vous en manquez; et puis, soyez sûr que vous ne serez pas longtemps si au dépourvu, et vous verrez que vous serez rappellé au moment que vous y penserez le moins.

Emme eut quelques jours après besoin d'un habit. Feodor s'en apperçut : laissez-moi faire, lui dit-il, je vais faire venir le tailleur. En payant l'habit il assura Emme que ni habillement, ni nourriture, ni quoi que ce soit ne lui manqueroit par la suite, sous la condition, ajouta-t-il, que vous allez passer un contrat avec moi.—Volontiers. Quel est ce contrat?—Comme vous ne resterez pas long-temps ici, ainsi que je vous l'ai promis, et que je suis résolu de ne vous quitter de ma vie, il faut que vous vous engagiez à me donner à votre retour à St. Pétersbourg 50 roubles de gages de plus, à chaque place que vous acquerrez. Le marché fut bientôt conclu, couché par écrit et signé des deux parties. Un temps vint où les fonds communs du maître et du valet furent épuisés. Celui-ci va annoncer en riant cette nouvelle à Emme qui demeure pétrifié. Moquez-vous de cela, disoit Feodor. Le jour de notre délivrance approche.

Les prédictions et les belles espérances de Feodor se vérifièrent au delà de l'attente de tous deux. Quatre semaines après ce dernier propos, Elisabeth se fit apporter la liste des exilés et de ceux qui étoient à leur suite. Elle fut effrayée de voir une foule de Sécrétaires, d'amis et de domestiques condamnés avec les principaux personnages de l'Empire. Qu'ont donc fait tous ces gens-là, dit l'Impératrice? rien, lui répondit-on, mais un tel étoit attaché à telle personne, tel autre s'est trouvé chez elle, lorsqu'on l'arrêta. Mais observa-t-elle judicieusement, il est assez extraordinaire que leur innocence étant reconnue par la suite, l'ordre de leur retour n'ait pas été expédié. Emme revint donc avec son domestique à St. Pétersbourg. Il fut nommé successivement assesseur du Collège appellé Comptoir de la chambre, (1) Conseiller du même

(1) C'est le département des finances &c. des provinces conquises.

Collége, Vice-président du Collége de justice pour les affaires de Livonie, d'Esthonie, et de Finlande, avec le titre de Conseiller d'Etat et Auditeur des gardes. Voilà 500 roubles acquis à Feodor en sus de ses gages. Emme ayant été décoré ensuite du cordon de Ste. Anne, Feodor exigea 50 autres roubles, le maître crut, que pour cette fois ils n'étoient pas dûs, attendu que c'étoit une simple décoration et non une place. Mais Feodor qu'aucun raisonnement ne persuadoit, le menaça de porter sa plainte en justice, s'il persévéroit dans le dessein d'enfreindre la convention. Emme plus sensible à l'attachement de son domestique qu'effrayé de sa menace, déféra à sa demande. Enfin il devint Président du Collège et Conseiller privé. Le fidèle Feodor mourut long-temps avant son maître. Sentant sa fin approcher, il fit venir un Notaire et lui dicta un testament, dans lequel il déclara que n'ayant point d'héritiers et devant d'ail-

leurs toute sa fortune à son maître, il l'instituoit son héritier universel. Emme recouvra de cette manière toutes les sommes qu'il avoit avancées, avec les intérêts que Feodor avoit économisés. Exemple rare et peut-être unique de fidélité et d'attachement dans un domestique Russe.

Emme eut rarement l'occasion de donner des ordres à Feodor. Cet honnête serviteur savoit les prévenir la plupart du temps par une attention recherchée à déviner tous les goûts de son maître. Rien n'égaloit sa surveillance dans tout ce qui concernoit la santé d'Emme. Il se levoit tous les jours de grand matin. Son premier soin étoit d'observer la température de l'air. S'il le trouvoit trop froid ou trop humide, il alloit dans sa chambre à coucher et lui disoit : Iwan foedorowitsch, restez au lit, vous n'irez pas aujourd'hui au Collège, il fait trop mauvais temps. Emme obéissoit quelquefois, mais quand des

affaires pressantes l'appelloient au dehors, il lui falloit déployer son éloquence et toute son autorité pour obliger le fidèle Feodor à le laisser sortir. Vous avez assez travaillé, lui disoit souvent celui-ci, laissez actuellement les autres travailler en votre place. Vous devenez vieux et infirme, soignez davantage votre santé! vous avez des enfans qui peuvent gouverner votre maison, ou bien je me chargerai moi-même de la gouverner.

Je fus un jour invité à dîner chez le Conseiller privé Emme. Je m'y rendis de bonne heure pour jouir de la conversation de cet homme instruit. Je vis arriver à la file plusieurs Seigneurs qu'il avoit également conviés. A l'heure du dîner, suivant l'usage Russe, qui veut que le maître de la maison ou un de ses domestiques présente la liqueur à chaque convive, il appelle Feodor et lui commande d'apporter de l'eau-de-vie. En entrant dans la salle, Feodor fit un faux pas, tomba et cassa les verres.

Emme le réprimanda sur son étourderie. L'autre l'écouta tranquillement, les bras croisés, attendant la fin de la semonce à laquelle il riposta ainsi : Vous n'avez guère de ménagement pour votre vieux serviteur. Vous avez la constance de le gronder de cette force pour neuf misérables gobelets et de lui faire un pareil affront devant tous ces Messieurs. Encore si vous étiez pauvre, je vous le passerois. Voudriez-vous vous donner la réputation d'un avare ? est-ce que cet accident ne peut pas arriver à tout le monde. Tous les convives et M. Emme le premier rirent de bon coeur de cette mercuriale. Telles étoient les manières ou plutôt la familiarité de Feodor ; et son maître homme d'un sens droit, et qui savoit apprécier ses longs services, fermoit les yeux sur ces petites libertés.

Les Prêtres Russes ne noircissent pas le front de leurs ouailles avec de la cendre, le premier jour du carême, mais

ils leur présentent un mets composé de ris, de sucre, de miel et de raisin sec, symbole de l'abstinence prescrite. Ce carême se fait en l'honneur de Théodor Thirin, un de leurs saints, pour lequel ils ont une vénération particulière.

Pendant les fêtes de la Pentecôte, les Russes plantent des mais et éparpillent des fleurs dans leurs Eglises, pour célébrer apparemment le retour de la belle saison. Après la messe le Prêtre fait une prière ou un prône relatif au mystère du jour, et les paroissiens s'agenouillent, font trois signes de croix et prennent à pleines mains des fleurs qu'ils approchent de leurs visages pour les arroser de leurs larmes.

Le jour des Rois, se fait la bénédiction des eaux. Le clergé s'assemble en corps au Palais impérial, où on lui sert un ample déjeuné : (1) il se rend ensuite

(1) J'ai vu à la suite de ce déjeuner des ecclésiastiques

proces-

processionnellement avec le Souverain et toute la cour dans un petit temple de bois édifié sur les glaces de la Newa. Au milieu de ce temple la glace présente une large ouverture par où les prêtres descendent pour chanter leur messe, bénir l'eau, y plonger les enfans qu'on leur livre à l'envi et qu'ils en retirent gelés et à demi morts. Quelques vieillards poussent la ferveur de leur zèle religieux, jusques à se faire administrer ce bain. La cérémonie est terminée par une espèce de litanie, où l'on rappelle tous les titres de souveraineté de l'Impératrice, en chantant ce refrain : *Pameloï Bog*. (Dieu ait pitié d'elle).

Les Russes ont quatre carêmes, qui sont une longue suite de jours de jeûnes. Le premier de huit semaines avant Pâque : on fait encore usage de beure et de lait pendant la huitième, ce qui l'a fait ap-

tellement restaurés qu'ils avoient beaucoup de peine à marcher.

peller Masleniza, c'est-à-dire, semaine de beurre. Le second de six semaines avant Noël. Sur la fin de ce second carême, époque où l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ est plus rapproché, les tables des Russes rigoristes ne sont couvertes que de petits pots, qui ne contiennent que des fraises ou des mets très-légers, parce que, disent-ils, Jésus-Christ en naissant ne pouvoit ni se servir de grands pots, ni digérer une nourriture trop substantielle. Les deux autres carêmes, l'un de trois semaines, l'autre de quinze jours, sont placés au milieu de l'été. Les mercredis et vendredis de toute l'année sont encore consacrés au jeune et à l'abstinence, indépendamment d'autres jeunes accidentels. L'observance de ces grands et petits carêmes varie, comme partout ailleurs, suivant le degré de la foi, de l'appétit et surtout des moyens de subsistance des individus. Aux termes précis des statuts du rite grec, on devroit s'abste-

nir de tout ce qui tient au règne animal même du beurre et des oeufs. Les poissons sont exceptés de cette défense. Parmi les rigoristes quelques-uns enchérissant sur la loi, s'astreignent à un régime purement végétal; d'autres se permettent de manger du poisson une fois par chacune des huit semaines du grand carême, d'autres se le retranchent la huitième, d'autres enfin suppriment tout ce qui est chaud pendant la première et la dernière semaines de ces différens carêmes. Leur nourriture alors ne consiste guères que dans des marmelades et des confitures faites avec du miel. Toutes ces classes de rigoristes grecs, comme ceux des autres religions, n'aiment pas que l'on mange de la viande à côté d'eux, quand ils font abstinence. Elles croyent aussi que l'abstinence est rompue, ou du moins fort altérée, quand un plat de gras a touché leurs plats particuliers. Le bas peuple use rarement d'autre huile que de celle de lin. Il va à l'église le sa-

medi saint à dix heures du soir, il y retourne à une heure dans la nuit, et se dédommage ensuite amplement du carême. A la cour et chez les gens riches qui se modèlent sur la cour, on déjeûne le jour de Pâques ordinairement à dix heures avec de l'eau-de-vie, du fromage, des gâteaux et du beurre. Chez les gens de condition, il y a quelquefois un Prêtre qui donne préliminairement sa bénédiction. L'on dîne à onze heures.

Dans la partie méridionale de la Sibérie, il existe une espèce de maladie dont les symptômes s'annoncent par une petite pustule blanche avec une légère sensation. Cette pustule prend assez subitement la forme d'un grain de petite vérole ; elle est, dès le second jour, de la grosseur d'un pois, et le troisième d'une noix. Le corps s'enfle le quatrième jour. Alors le mal est incurable et suivi d'une prompte mort. Toutes les parties du corps peuvent devenir le siège de

l'éruption. Quelquefois on n'a qu'un bouton, quelques personnes en ont jusques à quarante. Cette maladie, dont les progrès sont si rapides, n'est point dangereuse, lorsque le remède y est appliqué de bonne heure. Quoiqu'elle ne soit pas contagieuse, presque tous les Sibiriens du Sud en sont atteints. Les Cosaques s'en guérissent en peu de temps, en ouvrant, le troisième jour, le bouton avec une aiguille de Chine, qu'ils enfoncent jusqu'à ce que le malade sente la douleur de la piquûre. Il en sort une humidité rougeâtre, ils rongent ensuite l'ulcère avec les dents, et lorsque la playe est sucée et bien nettoyée, ils y versent du sel ammoniac, qu'ils recouvrent de feuilles de tabac humectées. Un Médecin leur a indiqué depuis peu un remède beaucoup plus simple, qui est de laver la partie attaquée par le virus avec l'urine du malade. Les sentimens des savans sont partagés sur l'origine de cette maladie. Les uns l'attribuent aux insectes,

d'autres aux exhalaisons des hautes montagnes etc. Peut-être est-elle aussi le produit de ces différentes causes combinées avec d'autres causes inconnues.

Un prêtre disoit un jour sa messe à St. Pétersbourg lorsque le feu prit dans une maison contigue à l'église. La flamme gagnoit déjà le clocher. On l'en prévint, il ne bougea pas. Un second avis lui apprit que les cloches ne tarderoient pas à tomber. Il n'y déféra pas davantage. Les cris de la multitude qui le conjuroit de se soustraire à une mort certaine, ne le détournèrent pas un moment du service divin. Enfin un de ses parens l'arrache de l'autel, et à peine sont-ils hors de l'église que les cloches et la voûte couvrent le plancher.

La persévérance de ce prêtre n'étoit pas sans doute le fruit de la bigotterie ou d'un zèle aveugle. Il se conformoit aux réglemens de la communion grecque qui défendent rigoureusement d'inter-

rompre la messe une fois commencée, quelque accident qui survienne, quelque éminent que soit le danger, qui menace le célébrant et les assistans.

Les chemins sont généralement sablonneux (1) et excellens en Russie surtout pendant la saison de l'hiver qui y règne les deux tiers de l'année. C'est alors que le commerce de l'intérieur de l'Empire tant sur terre que sur les fleuves est en pleine vigueur. Les voyages s'y font aussi beaucoup plus commodément par le moyen des traîneaux qui sont des espèces de chambres ambulantes garnies de portes, de fenêtres, de lits &c. on y est assez à l'aise sans les diverses provisions, et notamment celles de bouche que le manque de gîtes oblige d'emporter avec soi. On ne rencontre sur les routes qu'à de longs intervalles des bicoques où l'on vend des oeufs et

(1) Uue partie du chemin de Moscou à St. Pétersbourg est très-marécageuse et pavée en bois.

du lait. On ne renouvelle ses provisions qu'aux environs des villes capitales, où il y a des auberges. Cet inconvénient qui ne laisse d'espace au voyageur dans son traîneau que la place qu'il occupe, seroit supportable encore, sans la négligence et la maladresse des conducteurs, qui manquent rarement de vous verser. J'éprouvai cette disgrace en allant à Moscou. Je versai justement du côté de la porte. Je restai long-temps immobile, la tête pressée sous un tas de bouteilles, avalant la poussière à longs traits par une respiration pénible, jusqu'à ce qu'enfin je parvinsse à lever la fenêtre, dont la gelée et l'inexpérience de l'artisan avoient rendu l'ouverture très-difficile. Je ne mis que la tête en dehors et j'attendis dans cette posture qu'il plût à mon voiturier ou que ses forces lui permissent de relever le traîneau. Avant d'arriver à Moscou la même aventure se répéta avec les mêmes accidens.

L'intensité du froid est la cause de désastres et de malheurs innombrables. Rien de plus commun que de rencontrer des gens qui ont une oreille, un bras ou tout autre membre gelés. Le retour du printemps amène le spectacle hideux d'une foule de chartiers, de fiacres et d'autres gens de cette classe qui montrent les uns une joue trouée, d'autres le lambeau d'une oreille, &c. la plupart de ces accidens ont leur source dans l'imprudence de ceux qui prennent l'air après une débauche de table. L'ivresse attaque et engourdit les forces vitales et intellectuelles. Elle provoque un sommeil lourd, durant lequel on est insensible au froid le plus rigoureux, qui saisit les parties extérieures du corps, et concentre intérieurement une chaleur dévorante. La seule ville de Moscou a fourni une liste de deux cent personnes mortes de froid dans le cours de l'hiver de 1759, pour s'être exposées à marcher dans les rues, après s'être enivrées. Le

premier Conseil et le plus salutaire sans contredit que l'on puisse donner, est d'éviter les orgies, et de boire modérément, lorsque l'on a dessein de sortir après son repas. Le second ne s'adressera pas à la personne ivre qui aura quelque membre de gelé, ou prêt à geler; mais à celles qui se trouveront autour d'elle, ce sera de l'éloigner du feu et de tout appartement chaud, de la rouler dans la neige, d'en frotter surtout la partie de son corps qui sera gelée, jusqu'à ce que cette opération excite une sensation douce, et ramène la chaleur et la vie. On ne risque plus rien alors de la transporter dans une chambre ou dans un lit bien chaud.

Cette excessive rigueur du froid a une singulière influence sur la qualité et la couleur des bêtes sauvages. Ces gros lièvres, que les Russes appellent Rusaki, deviennent blancs, les écureuils y acquièrent un gris plus foncé; ils sont même noirâtres en Sibirie. Cette espèce

de métamophose est due à une transpiration arrêtée. Les tuyaux des poils devenant plus circonscrits, les parties terrestres du sang n'y peuvent plus pénétrer, et l'on ne peut nier que le sang n'ait la principale part dans la formation ou l'altération des couleurs. La température de l'air, première cause de ces changemens ou modifications, ne peut être à cet égard corrigée par une chaleur factice, telle que celle des poëles. C'est un fait démontré par l'expérience que ces bêtes enfermées dans des chambres chaudes pendant tout l'hiver, n'en changent pas moins de couleur. J'ai dit que le froid influoit aussi sur la qualité des peaux. Il est constant en effet, que durcies par la froide atmosphère de la Sibirie, elles durent, à l'user, trois fois autant que celles des animaux de la même espèce pris dans un climat plus tempéré.

Avant Pierre I[er] on n'avoit aucun

apperçu de la population de l'Empire, ni du nombre de troupes qu'un Zar pourvoit mettre sur pied. Si nous remontons jusqu'aux temps d'Iwan Basilowitsch, nous serons moins étonnés de ce que la Russie est demeurée si long-temps comme inconnue aux autres nations européennes, et de ce que les communications et les liaisons de commerce avec le nouveau monde ayent été établies sur un plan fixe, avant que l'on eût songé aux Moscovites. Ils ignoroient sous Iwan Basilowitsch ce que c'est que milice réglée, ce que c'est que couvrir des frontières &c. Ce Prince fut le premier qui conserva une troupe permanente, et y introduisit un peu de discipline. Quand la guerre survenoit, chaque gentilhomme venoit avec ses paysans faire le service militaire. La principale émulation entre ces gentilshommes n'étoit pas de défendre la patrie, mais de conserver leurs rangs ou d'usurper ceux de leurs supérieurs. Toutes les familles étoient inscrites par ordre sur

les Rosrœdnie-Knigi, régistrés du service militaire, qui restèrent déposés dans le Rozroed (tribunal suprême) jusques à l'établissement du Sénat dirigeant. Ce Rozroed auquel étoient soumises la haute et la petite noblesse et tous ceux qui devoient le service au Zar, assignoit á chaque gentilhomme son rang et son devoir (1). La subordination qui est l'ame d'une armée, étoit difficile à introduire dans les troupes Russes. On y regardoit comme une chose très-honteuse d'être commandé par quelqu'un qui n'étoit pas d'aussi bonne extraction que soi, ou même à naissance égale, qui n'étoit pas d'une ancienne noblesse. Le point d'honneur sur cet article étoit porté à cet excès, qu'un gentilhomme ne vouloit pas recevoir les ordres d'un autre dont le père ou l'ayeul avoit été le subalterne du sien. Ces disputes sur le rang, outre qu'elles éloignoient beaucoup de monde du ser-

(1) Il donnoit aussi les instructions aux Ambassadeurs.

vice, étoient une pépinière de procès, qui, malgré les régistres, occasionnoient une confusion et des embarras inextricables au commencement d'une guerre. Sous le règne de Fedor Alexiowitsch, le Prince Wasili Wasilowits Gallicin, patriote zélé, arrêta ce désordre par le Conseil qu'il donna au Zar de n'accorder de places et d'emplois dorénavant qu'au mérite, et de faire apporter à la cour tous ces registres qui seroient brûlés dans une assemblée solemnelle. Ce qui fut exécuté le 12 janvier 1682; peu d'exemplaires ont été soustraits aux flammes. L'Académie des sciences de St. Pétersbourg n'en a que trois; j'en posséde deux.

Ce coup d'état propre à faire germer quelques idées de patriotisme et amener un meilleur ordre de choses, ne facilitoit en rien les moyens d'acquérir une connoissance exacte des forces de l'Empire. Ce dernier projet étoit réservé au grand Législateur de la Russie. Voici les circonstances qui le lui suggérèrent. Au

commencement de la guerre de Suède, ses troupes furent tellement maltraitées et dispersées à la malheureuse bataille de Narva, qu'il n'en put jamais rassembler les restes. Si le jeune Charle XII moins vindicatif et moins entêté, moins jaloux de la gloriole de donner aux Polonais un Roi de son choix, se fût rendu sur le champ à Moscou, la Russie eût alors été peut-être entièrement subjuguée. Sa trop grande confiance en sa fortune, en lui faisant négliger cet avantage, prépara dès cet instant cette suite de malheurs, qui n'ont fini qu'avec sa vie. Pierre I[er] après cette bataille, entrevoyoit la possibilité de lever encore une armée aux environs de Novgorod et de Moscou, mais il sentoit qu'une seconde défaite ne lui laisseroit d'autre ressource que celle d'attendre son salut de son ambitieux rival. Absorbé dans ces idées chagrines, il eut recours aux avis des Seigneurs qui étoient auprés de sa personne. Il les entretint long-temps

de sa situation critique. Le Général Grégoire Zornischeff, père du Feld-Maréchal et de l'Amiral de même nom, imagina alors le Poduschnoi-Oklad ; c'est le livre du dénombrement de l'Empire. Ce conseil mettoit le Zar à portée de connoître la population de l'Empire, et de dresser en même temps un cadastre général. L'exécution de ce double projet fut aussitôt confié à celui qui l'avoit conçu. Chaque habitant fut d'abord taxé à 70 copekes. Pour ne pas mécontenter totalement les nobles, on leur permit de vendre ou d'engager (1) leurs terres avec les paysans qui ne payeroient pas le montant de cette contribution: Le Zar se réservoit dans ce cas un certain nombre de paysans pour les enrôler. Ce dénombrement qui s'appelle *révision* en Russie, doit se faire, aux termes de la loi, tous les quinze ans. Ceux qui

(1) Les nobles, alors esclaves, ne possédoient leurs terres qu'à titre de fiefs, et n'avoient pas cette propriété pleine qui consiste dans le droit d'aliéner.

sont chargés de cette commission, s'en acquittent d'ordinaire avec assez de légéreté. Beaucoup de contribuables ne sont point inscrits sur le Poduschnoi-oklad. C'est un objet de lucre pour les Reviseurs. Un Capitaine de Dragons, qui fit en 1745 la revision de Jeniseisk en Sibirie, y gagna 90,000 roubles. Sa fraude fut découverte, il fut arrêté : mais la moitié du produit de ces vols distribuée fort à propos entre les juges, fascina leurs yeux et le disculpa.

Pierre I[er] a donc introduit le Poduschnoi-oklad, la Russie lui doit mille autres institutions non moins utiles. Mais l'étendue de cet Empire, l'état de barbarie dans lequel il l'a trouvé, et enfin la mort prématurée de ce Prince, ont été des obstacles insurmontables au dessein de placer les Russes au niveau des autres nations de l'Europe. Peut-être ce dessein eût-il été accompli en grande partie, si Pierre eût trouvé dans tous ceux qui étoient à la tête des armées,

des tribunaux et des provinces, des génies et des coopérateurs dignes de lui. Ce qu'on peut dire à sa gloire, c'est que les Russes ne sont guères plus avancés du côté de la civilisation, qu'ils ne l'étoient sur la fin de son règne.

Il s'est donné des peines infinies pour détruire tous les usages antiques, ridicules et superstitieux dont la Russie étoit infestée. Il a réussi sur beaucoup de points. On voit encore néanmoins dans certains gouvernemens (1) les femmes servilement attachées à une parure, et à des vêtemens plus que gothiques, qui étoient en vogue il y a trois siècles. Richement habillées, elles traversent les rues nuds pieds, portant leurs pantouffles dans leurs mains.

La coeffure des femmes mariées est différente de celle des filles. Celles-ci arrangent en couronne un cordon doublé de soye ou d'une autre étoffe qui est très-élevé vers le front et se perd

(1) Provinces.

par derrière, ou se noue avec les cheveux. Les filles riches l'ornent de brillans et de perles; les femmes mariées se couvrent la tête d'une espèce de bonnet plat qui a la forme ovale de la couronne des filles, mais sans vide au milieu, parce qu'elles se croiroient déshonorées, si elles laissoient voir leurs cheveux dans cette partie. Les unes et les autres s'attachent artistement au dessus du front un mouchoir de soye, qui retombe sur le dos, et ajoute beaucoup aux graces naturelles et à l'agrément d'une taille bien prise.

C'est surtout aux longues barbes que Pierre I[er] fit une guerre vive et continuelle. Il avoit placé à toutes les barrières de Moscou des barbiers qui arrêtoient les passans, à l'exception des privilégiés (qui représentoient la quittance de l'amende,) et les faisoient mettre à genoux pendant tout le temps de l'opération. Cette sollicitude lui valut le surnom d'Ante-Christ, et occasionna dans

Astracan une émeute qu'il n'appaisa qu'en y envoyant 20,000 hommes de troupes. Les Russes ont pour la barbe un respect religieux. Ceux qui étoient contraints de cette manière à se faire raser, la ramassoient soigneusement et la mettoient dans leur sein. Il ne tombe pas un poil du menton de ceux qui entretiennent leur barbe, qu'ils ne le recueillent dans un morceau de papier pour être enterré avec eux et présenté à St. Nicolas le jour du jugement. Ces *barbistes* sont encore très-nombreux, ils aiment mieux payer l'amende ou capitation annuelle, qui varie depuis un copèke jusques à 100 roubles, suivant les facultés des réfractaires : il y a une pièce de monnoye de cuivre frappée exprès pour ce tribut. La médaille représente un barbe touffue, sur le revers est cette légende : *Dengi vsati*; ce qui veut dire, l'argent ou l'amende a été payé.

Voici quelques-unes des pratiques superstitieuses ou bizarres du bas peuple.

Une femme doit se baigner, chaque fois qu'elle couche avec son mari. On ne peut pas allumer une chandelle à une bougie, mais se servir de la bougie préalablement, pour embraser un morceau de bois auquel on allumera la chandelle. C'est une abomination pendant le service divin de tourner le dos aux images, de cracher, prendre du tabac &c. Une femme qui a ses menstrues ne va point à l'Eglise, et s'abstient surtout de toucher les images des saints. &c. &c.

Alexis Michaïlowitsch promulgua une loi en vertu de laquelle un Tatare, qui ne seroit qu'un simple gentilhomme dans son pays, seroit fait Knœs (Prince Russe) pourvu qu'il reçut le baptême et embrassât la croyance du rit Grec. Ce n'étoit qu'une ruse pour attirer des Tartares chez lui, et détourner les incursions qu'ils faisoient fréquemment dans ses états, où ils lui enlevoient quelquefois 20 et 30,000 de ses sujets. Mais ils ne se laissèrent pas

prendre à cette amorce. Ils continuèrent depuis d'infester la Russie; et aujourd'hui, dès qu'ils se sont fait baptiser, ils sont inscrits sur le Poduschoi-oklad et deviennent esclaves, comme ceux des autres religions en faveur de qui la loi d'Alexis n'a point été portée.

Ce titre de Knœs se prend en Géorgie par celui qui posséde 20 à 30 maisons, ou qui remplit les fonctions de Starchin (Ancien) ou de Natschalnik (Commandant). Il n'y signifie pas autre chose que gentilhomme, on en gratifie néanmoins dans l'Empire de Russie les Géorgiens, qui se l'approprient dans leur pays.

Le remède souverain, universel et presque unique des Russes pour toutes sortes de maladies, est ce qu'ils appellent des bains. On échauffe une espèce de four jusqu'à ce qu'on n'y puisse plus appliquer la main sans quelque douleur. Le malade y entre tout nu et s'assied sur un estrapontin qui y

est pratiqué. Quand il a sué fortement, on lui frappe tout le corps avec des baguettes attachées ensemble et garnies de leurs feuilles, on le frotte avec du savon et de la flanelle. Viennent ensuite les douches. Après l'avoir laissé quelque temps dans cet état, on le transporte dans des appartemens graduellement moins chauds. Ce traitement est particulier aux gens riches. Le peuple y met moins de façons. Il entre dans des fours dont il bouche tous les trous. Lorsqu'il est près de perdre la respiration par l'excès de la chaleur, il crie afin de faire ouvrir quelques trous. Quand il croit avoir suffisamment transpiré, il se jette dans l'eau courante ou se roule dans la neige, où il éprouve les plus douces sensations du plaisir. Quelquefois il répéte cette alternative du four et du bain. Les femmes et les filles usent du même procédé que les hommes, et n'ont point honte de se montrer publiquement toutes nues.

La plupart des usages ridicules qui accompagnoient les mariages sont relégués loin de St. Pétersbourg ; mais celui du Druschka (aide du fiancé à la noce) s'est conservé dans toute l'étendue de l'Empire. C'est ordinairement un homme vieux, portant une barbe longue et bien fournie, et renommé pour la plaisanterie : sa fonction est d'égorger les convives par ses bons mots et des tours d'escamoteur, et de notifier le mariage au public. Il se sert pour cela de la formule suivante qu'il adresse à tous ceux qu'il rencontre : Le jeune Prince N. et la jeune Princesse vous prient de venir manger du pain à leur noce et boire de l'hydromel. Cette formule consacrée est d'autant plus risible, que les prénoms de Prince et Princesse ne sont jamais omis même pour le mariage des paysans ou serfs, et que l'on hazarderoit un affront en venant au banquet sur cette invitation, parce que les personnes que l'on veut avoir pour convives ne sont

point averties par le Druschka. Lorsque les fiancés vont à l'Eglise, celui-ci ouvre la marche.

Le Prêtre ne se sert plus de cette formule : dis-moi, fiancé mon frère et mon ami, est-tu capable de devenir le mari de cette jeune fille ? la battras-tu de temps en temps ? Est-ce que tu la quitteras, quand elle sera malade, ou qu'elle deviendra vieille ? &c. Cette coutume de battre les femmes subsiste encore, je ne dis pas parmi le peuple, où rarement un mari manque à ce devoir, mais même dans les premières classes de l'Empire. Les femmes se croyent méprisées quand leurs maris ne les frappent pas de temps en temps. J'ai été présent à la conversation de la femme d'un Sawetnik (Conseiller) et de sa fille, qui avoit épousé un marchand. La mère demanda d'abord comment cela alloit dans le ménage. L'autre parut embarrassée et ne répondit pas. Pressée par la même question, elle pleura, et dit à sa mère en sanglottant,

que son mari ne l'aimoit point, qu'il ne l'avoit pas encore battue depuis cinq mois qu'ils étoient mariés.

A peine avoit-on autrefois rendu le dernier soupir qu'on étoit enterré. On ne peut sans frémir penser au nombre prodigieux de ceux qui n'ont perdu la vie que par cette sépulture précipitée. Une ordonnance rendue par Catherine II. Défend d'inhumer avant la fin du troisième jour de la mort. Cette ancienne coutume venoit de l'aversion qu'ont encore les Russes pour tous les objets qui renouvellent le souvenir de notre destruction. J'ai remarqué dans les différens pays que j'ai parcourus, que cette horreur de la mort y est plus ou moins forte, suivant le dégré d'ignorance et de superstition de leurs habitans. Je n'ai point vu de peuple sur qui l'idée de la mort fit plus d'impression que le peuple Russe. C'est dire que je n'en ai pas vu de plus barbare. Des signes de

croix, des génuflexions devant les images, des prosternemens, des chants d'Eglise, voilà sa religion pratique, et le cercle de toutes ses connoîssances. Celui qui a une teinture de la vie des Saints, est un génie au milieu de cette horde sauvage.

Quand un Russe meurt, ses parens, eussent-ils été ses ennemis, poussent d'effroyables cris, s'arrachent les cheveux, déchirent leurs habits et étudient toutes les attitudes de l'affliction. Je passe sous silence les sots propos et les reproches qu'ils lui adressent. Ils font avertir des femmes, dont le métier est de suivre les convois funèbres et d'y pleurer à chaudes larmes. Les funérailles se font avec la pompe la plus somptueuse que peuvent comporter leurs facultés. Ils donnent des salaires considérables à leurs Prêtres pour les messes que ceux-ci devront dire, indépendamment des dîners appellés *commémorations*, qui ont lieu neuf jours après l'enterrement, et à quelques autres

époques dans le cours de l'année, au bout de l'an, et à perpétuité les jours de la naîssance et de la fête du défunt. Les bons Prêtres ne manquent pas de venir s'empiffrer à chacun de ces repas en face des images de saints, dont les murs sont tapissés, et pourvu que le boire et le manger soient au-dessous de ces images, tout scandale est sauvé. Les parens célèbrent entr'eux l'anniversaire de la mort par un repas splendide, dont les effets sont merveilleux pour dissiper la douleur.

La Noblesse Russe étoit anciennement dans la même dépendance du Zar, que le moindre paysan, jusqu'aux temps de Pierre I[er]: toutes les requêtes que l'on présentoit au Souverain étoient signées non pas du nom propre, mais du diminutif de ce nom, en signe d'abaissement devant la Majesté Impériale. Le Patriarche et les Ecclésiastiques ajoutoient après leur signature, *ton inter-*

cesseur auprès de Dieu: Les Boyards, les gentilhommes et les étrangers attachés à l'armée, *ton valet:* Les négocians et les paysans, *ton esclave:* Les employés des Chancelleries, *ton homme d'affaires* &c. Pierre le grand trop délicat pour respirer un encens aussi grossier abrégea en 1702 ces sortes de signatures et de qualifications flétrissantes pour des hommes. Du reste il ne relâcha point les liens de leur servitude. Pierre III renchérissant sur Pierre I[er] les brisa, à l'égard de la Noblesse, estimant qu'il ne convenoit pas à un Empereur de n'avoir autour de son trône que des esclaves. Il la mit en conséquence sur le même pied que celle d'Esthonie et de Livonie, qui s'est toujours conservée libre (1). La Noblesse Russe dans l'enthousiasme de la reconnoissance, résolut d'éterniser par une statue d'or, le nom de Pierre III et le souvenir de cette action héroïque, mais quels durent être l'étonnement, le déses-

(1) Ordonnance du 20 janvier 1762.

poir et les regrèts de ce Prince, si l'on peut se répentir d'être généreux et juste, lorsqu'il vit cette même noblesse qu'il venoit d'affranchir quelques mois auparavant, oubliant tout-à-coup la fidélité due au Souverain et les bienfaits dont il l'avoit comblée, se joindre à ces traîtres qui en vouloient à sa couronne, et lui arracher son ceinturon, pour en faire l'instrument de son supplice.

Le paysan en Russie est serf dans toute l'étendue du terme. La seule chose qui le différencie de ce que l'on appelloit esclave dans l'ancienne Rome, est que son maître n'a pas droit de vie et de mort sur lui. Mais il le transporte (1) d'une terre dans une autre, et il le vend à l'encan, j'ai souvent vu de ces malheureux exposés en place publique avec leurs femmes et leurs enfans, ayant chacun sur le front un écriteau qui in-

(1) Le paragraphe suivant expliquera cette expression.

diquoit leur prix. M. de Delwig, Grand-Maréchal de la Cour du Grand-Duc (depuis Zar sous le nom de Pierre III) mettoit de cette manière ses paysans et toutes leurs familles en vente sur la montagne de Laks-Berg auprès de Revel. La Noblesse de Livonie et d'Esthonie, qui connoit le prix de la liberté pour elle-même et sait si bien la défendre, n'a pas plus d'humanité sur cet article que les propriétaires des autres gouvernemens Russes.

Ces serfs de Russie sont attachés à la glèbe, et font partie des possessions territoriales: on les regarde tellement comme des immeubles, qu'ils servent à en indiquer la valeur. Ainsi pour apprécier la richesse d'un noble, ou le produit d'un de ses fonds, on ne désigne jamais l'étendue ou la qualité de la terre, mais seulement le nombre des paysans qui la cultivent. Cela est de style et d'accord avec la chose. Ainsi quand la gazette nous annonce que l'Impératrice

a fait présent à tel Seigneur de tant de paysans, cela veut dire d'une terre dans laquelle sont employés tant de paysans.

En Esthonie, en Livonie et en Courlande on compte par Hackens, mot qui signifie sept hommes. Vingt Hackens sont donc une possession à laquelle sont attachés 140 hommes capables de travailler, chefs de famille ou célibataires.

Ce qui distinque un noble Russe, est le droit de posséder des paysans (ou terres), celui de porter l'épée, et l'exemption de capitation. Pierre le Grand, dont toutes les vues étoient tournées du côté du commerce, et qui avoit singulièrement à coeur de faire fleurir les manufactures dans son Empire, accorda aux fabriquans la faculté de devenir propriétaires terriens. Le Clergé d'Esthonie et celui de Livonie l'ont conservée, mais tous les autres Ecclésiastiques de la Russie en ont été dépouillés par le même Pierre Ier,

qui

qui les a réduits à des appointemens fixes. Les biens de la couronne qui appartenoient ci-devant au clergé, sont administrés aujourd'hui par le Collége que l'on appelle *de l'Economie.*

J'ai été à portée de faire différentes expériences sur les loups. On les voit souvent en Russie marcher par bandes de vingt et trente, jamais de front, mais tous à la queue les uns des autres, ils poussent des hurlemens qui jettent l'allarme aux environs.

Lorsque l'on en tue un, les autres viennent le manger; moins je crois, pour satisfaire tel appétit carnassier qui caractérise leur espèce, que pour s'ôter la vue du sang. Car ils dévorent également leurs petits, lorsqu'ils les voyent teints de sang.

J'ai été témoin plusieurs fois de l'adresse avec laquelle un loup enlève un mouton au milieu d'un troupeau. Il ne le mange, ni ne le tue jamais d'emblée,

mais il lui serre avec les dents la peau du cou, et le force à le suivre dans un endroit écarté.

Lorsque quelques loups rencontrent un troupeau de cochons, ceux-ci se rangent aussitôt en ordre de bataille : ils forment un cercle au milieu duquel restent leurs petits. Ils se détachent successivement pour harceler les loups, et reviennent bientôt à leur poste. De cette manière les loups se retirent presque toujours sans butin (1).

Voici une espèce de chasse aux loups très-commune chez les Esthoniens et les Livoniens. Une compagnie de chasseurs se met dans un traîneau bien clos, un ou deux cochons de lait enfermés dans un sac sont attachés derrière. Un de ceux qui sont assis au fond du traîneau tire souvent une corde qui tient au sac, pour faire crier les cochons. Quand les

(1) Cette espèce de cochons du Nord est toute autre que celle de notre climat.

loups attirés par ces cris sont à la demi-portée du fusil, on tire dessus. Si l'on est assez heureux pour en tuer trois à quatre, le reste s'enfuit; mais si l'on n'en tue qu'un, les autres s'arrêtent pour le manger en faisant leurs hurlemens ordinaires, et reviennent avec plus d'intrépidité à la poursuite des cochons. Une fois qu'ils ont atteint le traîneau, ils lui livrent l'assaut et s'évertuent à sauter et à pisser dessus, jusqu'à ce qu'ils soyent pour la plupart mis à mort ou hors de combat.

J'ai eu en Russie le divertissement d'une espèce de chasse qui au premier coup d'oeil est effrayante. Quelque temps après les semailles, les chasseurs vont sur le soir se poster de distance en distance le long des pallissades de bois qui entourent les champs. Ils attendent les lièvres qui viennent piller le grain germé. La première fois que je fus admis à cette partie de plaisir, je gardois tran-

quillement mon poste, lorsque d'une forêt qui étoit à 500 pas delà je vois sortir deux loups. Je prends mon fusil et dis adieu à l'amateur qui étoit le plus près de moi. Celui-ci étonné me demande la raison de mon départ. Eh! ne voyez-vous pas les loups, lui disois-je? Je sens que le combat est trop inégal. Je me retire. Il sourit. Restez, me répart-il, vous ne courez aucun risque, je vous en donne ma parole, et si vous voulez attendre qu'elques momens, vous serez dédommagé de cette petite peur par un spectacle qui vous amusera. Aussitôt il donne le mot à son voisin qui le répéte au sien et ainsi de proche en proche. On convient de ne pas faire feu. De chasseur me voila devenu observateur. Les lièvres arrivent de la forêt. Mes deux loups en embuscade n'en laissent échapper aucun. Ils ne les mangent pas, ils se contentent de les étourdir par une légère morsure à la nuque, et les entassent jusqu'à ce qu'il y

en ait une quantité suffisante pour satisfaire leurs besoins et ceux d'autres loups que nous ne voyons pas. Alors ils donnent le signal par un hurlement à leurs camarades d'accourir et de dévorer, et chacun se disperse. Je fus curieux d'examiner de près le lieu du souper. Je n'y trouvai que quelques lambeaux de peau. Je fus frappé du raisonnement ou de l'instinct des deux sentinelles qui avoient calculé si exactement les forces de leur propre appetit et de celui de leurs compagnons, de l'harmonie qui règne dans cette troupe, et de tous ses stratagêmes.

Une autre chasse assez amusante est celle des gélinotes. On plante par intervalles des perches surmontées de gélinotes sculptées. On a ordinairement une cabane construite dans le voisinage d'une forêt, et dans laquelle on attend auprès d'un bon brasier, que dix à douze paysans qui servent de traqueurs et

parcourent la forêt, en ayent chassé les gélinotes. Celles-ci trompées par la ressemblance, viennent se percher sur les fausses gélinotes, qu'elles provoquent par leurs cris et par de petits coups de bec. En voyant qu'elles ne répondent pas à leurs agaceries, elles s'irritent et les battent avec rage. Il est aisé alors d'en tuer une grande quantité en très-peu de temps. Celles que l'explosion de la poudre a fait fuir, ne tardent pas à revenir pour assouvir leur vengeance contre les fausses gélinotes.

Tout le monde sait que les canards et les oyes domestiques s'envolent quelquefois à la suite d'animaux sauvages de la même espèce dont ils apperçoivent le passage, et entendent les cris. Ils s'échappent dans la petite Russie, à l'approche de l'hiver, sans avoir besoin d'être excités par cet exemple. Quand on n'a pas soin de les enfermer de bonne heure, il faut se résoudre à s'en passer

tant que l'hiver durera. Les premiers aiguillons de la froidure les portent à diriger leur vol vers ces vastes déserts qui abondent en sources chaudes. Au retour du printemps, ils reviennent dans la petite Russie, et chacun d'eux rentre fidélement dans la basse cour dont il étoit sorti. Ce fait m'a été confirmé unanimement par tous les propriétaires. Peut-être qu'une partie de cette multitude d'oyes et de canards sauvages qui viennent passer l'hiver dans nos climats est sortie d'Ukraine.

Le courage opiniâtre du soldat Russe est connu. Il a sa racine dans une religion qui lui persuade entre autres choses qu'il a beau mourir en pays étranger, il n'en ressuscitera pas moins dans sa patrie. Ce dogme toutefois commence à perdre de son crédit par une suite ordinaire de la marche hardie de la superstition et du fanatisme, qui après avoir égaré les humains dans des routes

perdues, les mettent hors des bornes de toute religion. Quoique ce ressort s'affoiblisse journellement, le soldat Russe peut encore servir de modèle à ceux de toutes les nations. Dans la guerre de Prusse, le Général Fermor avoit distribué des gardes en différens postes pour épier l'ennemi, qui les rendit inutiles par une contre-marche. On avoit oublié de rappeller l'une de ces gardes. L'armée Russe la rencontre cinq jours après qu'elle avoit été commandée pour occuper son poste. Après l'étonnement viennent les questions : pourquoi êtes-vous restés là si long-temps? — Parce que personne n'est venu nous relever.—Mais vous n'aviez de vivres que pour un jour; —cela est vrai.— Comment avez-vous donc fait pour subsister? Nous nous sommes nourris d'herbes et de racines. Il faut avouer que cette frugalité, et cette constance à l'épreuve de tous les travaux concourent merveilleusement avec tous les prestiges du dogme à assurer au soldat

Russe sa supériorité sur les autres soldats Européens.

Et pour me servir d'exemples plus récens, lorsque le Roi de Suède fit en 1788 cette déclaration de guerre inopinée à la Russie, dont les frontières étoient alors totalement dégarnies de troupes; dans un moment où une partie de la garde Impériale ordinaire étoit avec le reste des forces Russes occupée au siège d'Oczakov, l'Impératrice hors d'état d'opposer la moindre résistance à l'invasion Suédoise, fut réduite à l'expédient hazardeux de faire venir par poste quelques régimens de Casan et d'Astracan en Finlande, c'est-à-dire d'un climat très-chaud dans un pays des plus froids. Ce long trajet se fit avec une célérité qui passe toute croyance.

On n'oubliera jamais que ce fut le 17 Décembre de la même année, que les Russes montèrent à l'assaut d'Oczakov.

Pendant tout le temps que la Russie fut sous la domination des Tatares, ces grands Princes n'obtenoient leur dignité qu'avec l'agrément de la Porte, qui leur fixoit le taux d'un tribut annuel. Introduits à la Cour Ottomane, ils étoient obligés de passer, ce qu'on appelloit alors, par deux feux, pour se purifier, (leur présence apparemment souilloit la sublime porte) avant de recevoir l'étendart marqué du signe X, qui étoit le sceau de leur élection et la reconnoîssance de leur dépendance en qualité de feudataires. Ils remplissoient auprès du Chan des Tatares les plus viles fonctions. Lorsque celui-ci montoit à cheval, ils étoient obligés de tenir la bride et l'étrier. Ils n'osoient point en outre prendre le titre de grands Princes que leur donnoient leurs sujets. Ils se contentoient de celui de Gospodars Wseja Rossie (Seigneurs de toute la Russie) que la Porte leur accordoit. Il y avoit en Russie des Commissaires Turcs établis

pour la perception du tribut. Le Clergé ne pouvoit se soustraire à la contribution, qu'en obtenant par des députés auprès de la Porte, des lettres d'exemption, dont les annales Russes nous ont conservé le modèle. Que les temps sont changés!

Lorsque Iwan Basilowitsch, encouragé par sa femme qui étoit Grecque, voulut secouer le joug des Tatares, il fit d'abord refuser le tribut aux Commissaires établis à Moscou. Comme ils n'avoient aucun égard à son ordre, il se vit forcé d'employer la force ouverte contre eux. Il les chassa du quartier général qui leur étoit assigné, détruisit cette partie de la ville, et y fit construire une Eglise, qu'il nomma Iwan-na-bulwanoff, c'est-à-dire, Jean au-dessus des idôles.

C'est ce même Zar qui a introduit l'usage de placer au haut des clochers, des croix, dont la base fût appuyée sur la partie concave d'une demi lune, en

cette forme ⸸ faisant allusion au triomphe de la croix sur le croissant.

Le Patriarche étoit autrefois la plus éminente personne de l'Etat après le Zar, si toutefois il ne jouissoit pas d'une considération égale ou plus haute(1). Le Zar lui baisoit respectueusement la main. Sa personne et celles de tout son Clergé étoient révérées par le peuple, comme des demi dieux.

Ce chef étoit juge suprême dans tout ce qui concernoit le spirituel. Sa puissance temporelle étoit encore immense. Le Clergé n'étoit soumis à la jurisdiction laïque que pour les crimes les plus graves.

Le Patriarche ou Métropolitain étoit autrefois élu par tout le Clergé assemblé. Cette convocation générale en multipliant le nombre des compétiteurs, entraînoit beaucoup de désordres à sa suite;

(1) Voyez plus haut ce que j'ai dit de la procession des ramaux et de la bénédiction des eaux.

Basile Basilowitsch l'abolit, en ne laissant au Clergé que la liberté de lui proposer un certain nombre de sujets parmi lesquels il feroit un choix. Cette nomination du Zar avoit ensuite besoin d'être confirmée par le patriarche de Constantinople, et ne l'étoit pas sans payer une forte somme d'argent.

Ce Souverain Pontife étoit dans l'usage d'envoyer fréquemment en Russie des facteurs chargés de lever des contributions pour son entretien. Alexis Michaïlowitsch affranchit son pays de cette servitude.

Autrefois les revenus du Patriarche Russe le mettoient à même d'entretenir un faste égal à celui d'un Souverain opulent, et d'amasser en même temps de grands biens pour ses héritiers. J'ai vu dans le Palais Patriarchal de Moscou six armoires, dans lesquelles étoient renfermés 77 habits pontificaux plus magnifiques les uns que les autres, et si couverts de perles, de pierres fines et

d'or, qu'ils avoient la fermeté d'un morceau de métal. J'y ai vu également des bâtons dont les cannelures étoient incrustées de pareils joyaux; et des ustensiles de cuisine d'argent, d'argent doré et même d'or. Une partie de ces ustensiles, m'a-t-on dit, a été enlevée. La bibliothèque est assez belle. Elle contient beaucoup de manuscrits, Russes, Esclavons, Polonois et Orientaux. Parmi les manuscrits Russes et Esclavons, on distingue ceux de Sophie, soeur de Pierre Ier, et de quelques autres Princesses, qui sont fort estimés en Russie.

J'ignore s'il est une langue aussi enrichie de proverbes que celles des Esclavons et des Russes. On en compte 4291 dans un recueil de format in-12 sorti, 1770, de l'Imprimerie de l'Université Impériale de Moscou. La plupart de ces anciens proverbes sont très-piquans par la vérité qui les caractérise, et le sel dont elle est assaisonnée.

Parmi les monastères qui dépendent de la jurisdiction de Nowogorod, on remarque particulièrement celui qui est sous l'invocation de St. Antoine. On voit dans l'Eglise une grande image de ce Saint, une meule de moulin fameuse dans l'histoire de sa vie, et tout auprès un cercueil de pierre, dans lequel son corps se conserve très-certainement sans la moindre corruption; preuve non équivoque du miracle opéré en faveur de la nation Russe, et auquel elle doit sa conversion au christianisme. Un Ange qui apparut à St. Antoine le transporta en quatre jours de l'embouchure du Tybre à travers l'Océan, la mer Baltique, le lac Ladoga et la rivière de Wolchowa jusques à Nowogorod sur une meule de moulin. L'on voit que ce n'est pas sans cause que St. Antoine et sa meule sont en si grande vénération, et qu'il se fait tous les ans, vers la fin du mois de juin, en mémoire de ce merveilleux voyage, une procession en grande pompe à la

fête de laquelle on porte l'image du Saint. Telle est la tradition transmise depuis 500 ans à la pieuse génération actuelle.

Malgré le peu de communication de la Russie avec les autres peuples Européens, ses Prêtres anciennement étoient aussi fourbes que ceux des autres religions: pénétrés du même esprit, ils avoient une égale attention à maintenir le bandeau de l'ignorance sur les yeux du peuple. On avoit apporté de Pologne une presse qui fut déposée avec l'approbation du Zar Alexis Michaïlowitsch, dans une maison de Moscou. Le Clergé allumé se déchaîna, souleva le peuple et fit brûler la maison. Ce funeste évènement retarda jusqu'aux temps de Pierre Ier l'introduction de l'imprimerie dans l'Empire.

Sous le règne d'Alexis Michaïlowitsch, un Envoyé de Perse en Dannemarck, en

en traversant la Russie, se trouva à Moscou dans le temps d'une éclipse prochaine de soleil. Son Sécrétaire, qui étoit astronome, ayant calculé sa grandeur dans cette ville, trouva qu'elle y seroit presque totale. Cette annonce, avec les circonstances du jour, de l'heure, &c. se répandit bientôt et n'obtint aucune créance. On glosa seulement sur la présomption d'un homme qui prétendoit être instruit d'un pareil phénomène, qui ne pouvoit être connu que de Dieu et dirigé par lui, et sur son impudence de s'en vanter. Toutes les fois que ce Sécrétaire alloit dans les rues, il étoit suivi d'une multitude qui le regardoit avec beaucoup d'attention. Il attribuoit ce concours à la curiosité de voir un étranger, et n'avoit aucune défiance. Mais le jour de l'éclipse arrivé, sa prédiction s'étant trouvée vraie dans tous les points, la populace entoura sa maison vers le soir, et demanda à grands cris que l'on lui livrât le sorcier qui étoit la cause de l'éclipse,

pour le brûler ou le mettre en pièces. Si le Zar n'eût envoyé des gardes qui facilitèrent son évasion, il augmentoit le nombre des victimes qui ont eu le malheur d'avoir des lumières au milieu des barbares.

Au commencement du règne de Pierre Ier, un de ses chirurgiens avoit un squelette, qu'il avoit imprudemment placé auprès de sa fenêtre, et qui remuoit toutes les fois qu'il faisoit du vent. Quelques Strélitz, attirés par les sons d'un instrument dont jouoit le chirurgien, braquèrent malheureusement les yeux sur la fenêtre, et eurent si grande peur, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes au palais de l'Empereur, où ils racontèrent qu'ils avoient vu les os d'un mort s'agiter en cadence aux sons d'une guittare. Ce rapport étant ensuite confirmé par d'autres personnes envoyées exprès pour en examiner la vérité, le chirurgien fut condamné à mort comme sorcier. On

jugement auroit été exécuté sans un Boyard de ses amis qui avoit l'oreille du Zar, auquel il représenta que ce squelette entroit dans les études anatomiques d'un chirurgien. L'intercession du Boyard lui racheta la vie. Mais ne voyant pas de sûreté à rester en Russie, il décampa. Le squelette fut promené par les rues et ensuite brûlé.

Jusques en 1700, les Russes n'avoient égard, pour leurs dates, qu'à l'époque de la création. Leur année commençoit le premier Septembre, jour qu'ils célébroient avec beaucoup de solemnité. Pierre le grand qui eut l'idée de conformer le style Russe à celui du reste de l'Europe, rencontra beaucoup d'obstacles de la part de ses sujets, qui lui faisoient ce raisonnement : Dieu étant sage et tout bon a créé le monde en automne, pendant que la terre étoit couverte d'épis et de fruits mûrs, et non en hiver, comme le croyent les autres Euro-

péens, temps où sa surface n'offre que de la neige. Le Zar y répondit en les exhortant à jetter les yeux sur la carte du globe. Il leur observa : 1°. que la Russie n'étoit pas elle seule toute la terre, 2°. que lorsque l'hiver régnoit chez eux, les pays situés au-delà de la ligne équinoxiale dans la même latitude, jouissoient de l'été. Ce Prince qui savoit mieux que personne avec quelle difficulté les vérités les plus évidentes et les plus palpables entrent dans les cerveaux rétrécis par la superstition, sentit bien qu'il ne suffiroit pas de démontrer aux Russes l'absurdité de leurs idées pour consommer cet ouvrage, et qu'il étoit nécessaire de donner le change aux esprits, et surtout d'éblouir les yeux pour faire le bien ou le mal. En conséquence il fit publier, le premier janvier 1700, un jubilé qui seroit solemnisé une semaine entière par des décharges de canon et le son des cloches, et pendant lequel les maisons seroient extérieure-

ment ornées de tapisseries de diverses couleurs pendant le jour, et illuminées pendant la nuit. L'injonction en fut faite à tous les propriétaires. Il défendit en même temps, sous des peines sévères, de se servir de l'ancienne manière de dater dans l'administration de la justice et de toutes ses affaires. Mais cette innovation n'en fut pas moins regardée par tous les opposans comme un rude coup porté à la religion.

Anciennement les femmes Russes avoient une manière de s'habiller uniforme, et dont elles n'auroient pas cru pouvoir s'écarter sans crime. Elles ne se trouvoient jamais dans la société des hommes. Même les maisons des personnes de qualité avoient une entrée particulière et des réduits séparés pour elles. Quelquefois seulement, lorsqu'un maître de maison avoit compagnie, il faisoit paroître un moment sa femme accompagnée de ses servantes, pour être saluée

par les convives et leur présenter à chacun un verre d'eau-de-vie; après quoi elle retournoit par une voye dérobée à son appartement. Pierre Ier ordonna qu'à l'avenir les femmes seroient invitées, ainsi que les hommes, aux noces et aux autres divertissemens, mais qu'elles ne s'y trouveroient qu'habillées à la françoise; que les deux sexes se réuniroient dans la même chambre, et que ces parties de plaisir seroient terminées par des concerts et des danses. Il assistoit souvent lui-même à ces sortes de fêtes, et y amenoit les Seigneurs et les Dames de sa Cour. Il étoit averti des noces de toutes les personnes de distinction, et ne manquoit pas de s'y rendre, apportant la plupart du temps un cadeau pour la mariée, surtout lorsqu'elle épousoit un Officier nouvellement arrivé en Russie.

Avant le règne de Pierre Ier, il étoit rare de rencontrer en Russie, même

parmi les ecclésiastiques, quelqu'un qui entendît une autre langue que celle du pays. Le Clergé qui étoit lui-même très-ignorant, fermoit à ses ouailles, autant qu'il étoit en son pouvoir, toutes les avenues de l'instruction. Un puissant moyen étoit de les priver de toute espèce de lecture. Deux motifs le rendoient très-attentif sur cet article : d'abord l'ignorance d'autrui autorisoit sa paresse, et le mettoit à l'abri de l'humiliation; en second lieu, il étoit convaincu que tout ce qui pouvoit contribuer à améliorer l'éducation n'étoit propre qu'à diminuer l'influence sacerdotale sur toutes les parties du gouvernement. Il insinuoit aux anciens Zars que l'étude des langues étoit également dangereuse pour l'église et pour l'état, qu'elle porteroit une jeunesse vive et flexible à adopter les coutumes et les moeurs en même temps que le langage des étrangers. Aujourd'hui les Russes, en cherchant à se laver du reproche de leur antique igno-

rance, sont tombés d'une extrêmité dans l'autre. J'en ai vu un grand nombre qui n'avoient guère d'autre mérite au-dessus de leurs ancêtres, que de posséder quelques mots de sept idiômes différens entassés dans leur tête d'une manière aussi confuse que stérile. Une preuve de leur peu d'avancement dans la carrière des sciences et des arts, est la ridicule estime qu'ils font d'une mémoire surchargée d'un pareil fatras, et qui a donné naissance à leur proverbe : Nul n'est vraiment savant, s'il ne sait sept langues.

La famille des Stroganoff, dont une branche a le titre de Comte et l'autre celui de Baron, tire son origine d'un Prince Tatare de la *Horde d'or*, qui dégoûté de ses compatriotes, vint offrir ses services à la Russie, se fit baptiser, et embrassa le rit grec. Les Tatares outrés de cette conduite, déclarèrent la guerre à la Moscovie, qui étoit alors gouvernée par le grand Prince Démétrie

Iwanowitsch Donskoi ou le Donien. Ce Monarque leur opposa une armée, à la tête de laquelle il mit le nouveau converti, qui fut défait, pris prisonnier, et expira dans des tortures inouies. Il laissoit une femme enceinte, laquelle accoucha d'un fils qui fut nommé *Strogat* (par allusion au supplice de son père; car Strogat, en langue russe, signifie racler, écharper) et fut la tige de cette nombreuse famille répandue aujourd'hui en Russie, et qui a rendu de si importans services à l'Etat et à ses Souverains. Elle jouit de singuliers privilèges, qui sont assurés à sa dernière postérité par des lettres patentes qui en constatent les honorables motifs.

C'est elle qui a introduit en Russie cette machine arithmétique des Chinois aussi simple qu'ingénieuse, et dont les plus grands mathématiciens se servent avec tant d'avantage pour abréger et vérifier toutes leurs opérations de calcul (1).

(1) C'est une petite table garnie de fils de fer ou de

Ce furent les trois frères, Stéphan (Etienne), Joseph, et Walodimer Stroganoff, qui établirent aux environs d'Ustiug ces salines qui leur valurent différentes franchises et immunités, et entre autres le droit de juger eux-mêmes leurs serfs, hormis dans les matières criminelles, et de ne pouvoir être cités en toutes sortes de cas que devant le grand Prince de Moscovie (1).

Anica, chef de la famille Stroganoff, reçut en don (1558) toute la Province de Permie, et dix ans après, tous les environs de la rivière de Tschussowaja. Ceux de la rivière de Tobol en Sibirie furent ajoutés à toutes ces récompenses en 1574 (2).

---

laiton paralleles, et qui correspondent à ce qu'on appelle colonnes en arithmétique. Ces fils de fer portent chacun neuf perles qui glissent d'un bout à l'autre et représentent les neuf chiffres.

(1) Lettres patentes du grand Prince Wasili Iwanowitsch, du 9 avril 1517.

(2) Lettres patentes, 4 avril 7066, 25 mars 7076, 3 mai 7082 vieux-stile.

André Stroganoff et les siens secoururent efficacement la Russie dans le temps du faux Démétrius (1), ce qui leur mérita, ainsi qu'à leurs descendans, de la part du Zar Wasili Iwanowitsch Schuiskoi, le titre d'honneur d'Imenitoi (Notable).

Lucas Stroganoff racheta de ses seuls deniers le grand-Prince Wasilei Wasilicwitsch Temnoi (l'aveugle) qui étoit captif chez les Tatares (2).

Michel Foedorowitsch confirma toutes ces prérogatives (3) et y en ajouta de nouvelles en 1614, pour reconnoître la magnanimité des Stroganoff, qui avoient sauvé la ville de Moscou dans le temps qu'elle étoit prête à tomber entre les mains des Polonais.

C'est encore à cette famille que la Russie doit la conquête de la Sibirie, qui fut effectuée par une poignée d'hommes, à la tête de laquelle étoit Jermak, chef

(1) 1607 nouv. st.
(2) Lett. pat. du 4 mars 1610.
(3) Lett. pat. du 3 septembre 1614.

de Cosaques. Cet événement qui parut un prodige aux yeux de toute l'Europe, s'expliquera par les faits antécédens.

Un Stroganoff employoit beaucoup de bateaux plats, dont quelques-uns étoient du port de cent tonneaux. Il avoit des facteurs, non seulement dans toutes les grandes villes que baigne le Wolga, mais encore dans toutes celles qui sont arrosées par les différentes rivières qui se déchargent dans ce fleuve. Il avoit étendu son commerce jusques chez les peuples qui habitent les rives de l'Oby, et échangeoit par ce moyen du blé, du sel, du poisson et diverses autres marchandises avec les riches fourures de la Sibirie. Parvenu à inspirer de la confiance aux Sibiriens, qui le laissèrent errer librement dans leur pays, il acquit peu à peu des connoïssances géographiques, qu'il procura à Jermak avec son argent, et des munitions de toute espèce.

Pierre Ier n'eût pas achevé aussi promp-

tement ni aussi glorieusement la guerre de Suède, sans la générosité de Grégoire Démétriowitsch Stroganoff. Celui-ci invita son Souverain à dîner. Une tonne remplie d'argent et d'or servit de table. Après le repas, Grégoire dit au Zar qu'il ne traitoit pas à demi son maître et son bienfaiteur, et qu'il le prioit de regarder la table comme faisant partie du banquet qu'il lui avoit servi.

Pierre I[er] conféra, en 1722, le titre de Baron aux trois frères, Alexandre, Nicolas et Serge, fils de ce Grégoire Démétriowitsch.

Alexandre Sergeewitsch Stroganoff, gentilhomme de la chambre, ayant été envoyé à Vienne, fut élevé par l'Empereur à la dignité de Comte du St. Empire Romain.

La famille des Demidoff eût pu devenir la rivale de celle des Stroganoff, si son chef, un marchand de Moscou, avoit su joindre au talent de faire for-

tune le peu de politesse et d'humanité que comportoient son siècle et sa nation, au dessous desquels il est toujours resté. Presque toutes ses actions ont été marquées au coin de la folie et de la cruauté. Son opulence étoit telle, qu'il n'eût su dire ou conjecturer quel étoit à peu près son revenu. Cette opulence provenoit de quantité de mines de fer, de cuivre, d'argent et d'or qu'il faisoit exploiter. Il avoit fait bâtir une maison dont l'aspect imposant attiroit l'admiration de tout le monde. Elle étoit toute couverte de fer, de manière que quand le feu étoit dans son voisinage, il se contentoit de fermer les volets qui étoient de même métal et vaquoit ensuite tranquillement à ses affaires, soit chez lui, soit au dehors. La magnificence intérieure n'étoit pas moindre. Les yeux étoient éblouis d'un mobilier et d'une foule d'ornemens dont l'acquisition lui avoit coûté des sommes immenses. On le voyoit quelquefois se promener dans cette vaste habitation

avec l'accoûtrement le plus ridicule et le moins décent.

Il s'avisa un jour d'inviter à dîner tous les grands de la Cour. La veille il fit venir des maçons, à qui il donna l'ordre de blanchir tous les appartemens, à l'exception de la salle à manger, et de placer des échafauds devant toutes les portes. Tous les convives étant arrivés, Demidoff s'excusa sur une absence dont avoit profité son maçon pour venir faire des ouvrages chez lui; il les pria de pardonner à ce maçon qui les avoit forcés de courber la tête tant de fois avant d'entrer dans la salle de festin. J'ignore si cette défaite fut agréable, et si les convives se crurent dédommagés de cette forte goguenarderie par un splendide repas, composé des mets les plus exquis et les plus recherchés.

Procoffei Demidoff étoit naturellement libéral. Mais ses excessives larges-

ses, toujours mal placées, ne lui faisoient pas honneur. Un nommé Méder, dont les affaires étoient délabrées, crut que ce personnage étoit destiné à les rétablir. Il va le trouver à Moscou. Demidoff le voyant arriver, se lève, va au devant de lui, revêtu d'une chemise de grosse toile, sans culotte. — Qui es-tu? — Méder — ton métier? — négociant et courtier. — Que veux-tu? — Voir et admirer Demidoff, dont la renommée publie par-tout les belles actions. — Comment es-tu venu à Moscou? — par la poste des traîneaux. — Es-tu aussi bon cavalier? (Méder étoit d'une haute taille et avoit un air robuste) — oui, Monsieur. — Tu en as l'encolure. Mais je desirerois faire un essai. — Cela dépend de vous. — Allons, mets-toi à quatre pattes, et moi je serai le cavalier. Quand Demidoff se fut rassasié du plaisir de le promener dans sa cour au milieu de la neige: bien, dit-il, tu es mon homme, viens, monte avec moi.

Tu

Tu as peut-être soif, ou appétit. — Pour dire vrai, j'ai plus soif que faim. — Es-tu bon buveur? Qu'est-ce que tu bois? — Ce qu'il plaît aux gens. — Commençons par le punch. Demidoff fait en même temps apporter sa plus belle écuelle de porcelaine de Saxe remplie de cette boisson, et présente un grand verre à Méder. Oh! dit celui-ci, ce n'est pas ainsi que je bois. — Comment?... Eh bien, bois à ta manière. Méder prend alors gravement l'écuelle, la vide d'un trait, et la jette au milieu de la chambre, en criant de toutes ses forces: Vive, vive Démidoff. Mon Crésus enchanté de ce caprice bachique, saute à son cou, l'embrasse tendrement: parbleu, lui dit-il, je ne me serois jamais attendu à rencontrer un homme de ta trempe. Tu es né pour mon bonheur, je veux me lier avec toi. Regardes-moi comme ton frère. Si je suis capable de faire quelque chose pour toi, demande hardiment. Méder, après lui

avoir exposé sa douloureuse situation, ajouta que 40,000 roubles répareroient ses malheurs et le mettroient en état d'affronter la fortune. N'est-ce que cela? dit Démidoff, et il les lui compta sur le champ.

Il s'émancipa un jour jusques à répandre des satyres très-envenimées contre les premières personnes de la Cour. On en porta des plaintes à l'Impératrice, qui donna l'ordre de les ramasser, d'en faire un recueil et de les envoyer à Moscou, où elles seroient brûlées en présence de l'auteur, par la main du bourreau, sous une potence. Lorsque l'on prévint Demidoff de cette sentence, il s'informa du jour et de l'heure auxquels se feroit l'exécution. On les lui indiqua. Bon, dit-il ensuite, exécutez toujours vos ordres, je m'y trouverai sans faute. Ce qui auroit été pour tout autre un sujet d'opprobre devint pour lui celui d'un divertissement. Il loua toutes les cham-

bres qu'il put trouver vis-à-vis de la potence, pria toutes les personnes de marque à Moscou d'assister à cette cérémonie, et y amena un orchestre avec des trompettes et des timbales, qui le réjouirent fort, ainsi que la compagnie qu'il avoit invitée, tandis que le bourreau brûloit ses lettres.

Le Comte de Panin, revêtu des premiers emplois de la Cour, avoit proposé à l'Impératrice la personne de M. Sabakin pour Sénateur au département de Moscou. Demidoff, outre qu'il haïssoit mortellement M. Sabakin, s'intéressoit vivement pour un autre. Il n'apprit pas sans chagrin que la recommandation de M. de Panin avoit prévalu sur la sienne, il s'en vengea par cette pasquinade. Il fit attacher au-dessus de la porte de sa maison un tableau, sur lequel étoient peintes deux figures, l'une coëffée d'une perruque à l'antique avec le reste du costume ordinaire de M. de Panin, l'au-

tre borgne et modelée si parfaitement sur le visage de M. Sabakin, que personne ne s'y méprenoit. Au bas on lisoit cet avis : Sabakin perruquier archimaître, revenu depuis peu de Paris, offre ses services au public, s'adresser à M. Pa*no*nin: mais la syllabe *no* de ce dernier nom étoit tellement couverte de boue, qu'à la première inspection on ne lisoit que Panin. Ce Seigneur généralement aimé et fait pour l'être, ne témoigna pas le moindre ressentiment de cette insulte. Il eut été d'ailleurs consolé par l'indignation qu'elle excita dans tout Moscou. Mais Sa Majesté Impériale, irritée de cette hardiesse de Demidoff, avoit résolu de l'en punir sévérement. M. de Panin, qui jusques là étoit resté tranquille, sentant que cet homme étoit incorrigible, et que ses impertinences ne pouvoient faire tort à personne, intercéda si fortement pour lui, que l'Impératrice se borna à une reprimande et à l'injonction d'arracher son tableau.

Il joua à Mad. de Romanzoff, première Dame d'honneur de Sa Majesté, le tour le plus cruel et le plus punissable. Cette Dame étoit allée inutilement chez différens banquiers pour emprunter 5,000 roubles dont elle avoit un pressant besoin. Elle résolut de s'adresser à Demidoff, quoiqu'elle sentît bien tout ce qu'elle risquoit avec cet original. Elle lui fit le détail de sa situation, et descendit aux plus humbles prières. Demidoff faisant semblant de ne la pas reconnoître, pour être en droit de la traiter encore plus rudement; je n'ai point d'argent, lui dit-il, pour des Dames de votre rang et de votre volée. Car où, et à qui porter sa plainte, quand vous ne payez pas ? Vous vous mettez sans façon au-dessus de la justice et de toutes les loix, et le grand diable d'enfer perdroit ses peines à vous poursuivre. Mad. de Romanzoff soutint cette première sortie : le besoin est plus fort que l'avanie, elle fait de nouvelles instances, et

promet sur son honneur de le satisfaire exactement à l'échéance. Demidoff lui riposte par une rebuffade encore plus dure : succombant enfin sous le poids de l'humiliation, elle se retiroit. Ecoutez, lui dit-il, je veux bien vous obliger, mais c'est à une condition. Vous signerez une reconnoissance telle que je l'aurai rédigée. La détresse ne chicane pas sur les formalités. Mais quel dut être le supplice de Mad. de Romanzoff, lorsqu'elle se vit contrainte de souscrire un billet ainsi conçu : je promets et m'engage d'honneur à payer à M. Demidoff négociant à Moscou, à tel terme, la somme de 5,000 roubles, reçues comptant dudit S[r]; et au cas que je manque à cette convention, je confesse devant toute la terre que j'en suis la plus grande p. . . . . A l'échéance, l'infortunée ne reçut pas ses fonds. Son créancier se pique de procédés. Il va la voir, la menace. Mais les remontrances, les prieres, les larmes ne trouveut aucun accès dans son ame,

il la laisse désespérée. Le dimanche suivant il se présente à la Cour, se faufile parmi les grands, et procure à une foule de curieux l'intéressante lecture du billet en question. Les éclats de rire vont jusqu'aux oreilles de l'Impératrice, qui, en voyant Demidoff parmi les rieurs, et soupçonnant quelque impertinence, remit prudemment à un autre temps de s'informer du sujet de cette joye. Le premier à qui elle fit des questions, s'excusa d'abord de répondre. Mais l'Impératrice insista, et une fois instruite de l'infamie de Demidoff, lui envoya sur le champ 5,000 roubles et retira le billet. Il se comporta à peu-près de même avec Madame la Princesse de Gallicin, et Sa Majesté arrêta de la même manière, en cette occasion, le cours de sa méchanceté.

Les propriétaires de maisons dans les grandes villes donnent le logement, de la chandelle et du sel aux troupes qui y

sont en quartier. Les grands savent se soustraire à cet impôt moyennant un cadeau qu'ils font aux Officiers de police. Demidoff oublia une fois de payer son exemption. L'Officier de son quartier, frustré de son tour de bâton, et croyant n'avoir rien à ménager avec un pareil homme, lui envoya des soldats. Le vindicatif Demidoff les reçut bien, et invita leur chef par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de dîner avec lui. Celui-ci croyant recevoir simplement l'abonnement de Demidoff, vole au festin. Il fut regalé splendidement. Mais son hôte le fit boire au point qu'il le rendit ivre mort. Dans cet état on lui rase la tête, on le désabille, on lui frotte le corps de miel, on le roule sur un plancher couvert de plumes, et on le laisse dormir seul et enfermé dans une chambre, qui n'avoit pour tous meubles qu'un canapé et une glace. Le lendemain Demidoff étoit aux écoutes et guettoit son réveil. Il eut le cruel

plaisir d'entendre les gémissemens et les lamentations de ce pauvre Officier, qui se croyoit métamorphosé en oiseau. Il ouvre enfin la porte : Comment ! lui dit-il, tu es Officier de police, préposé pour faire observer le bon ordre, et tu te glisses dans les maisons avec cet équipage. Attends, coquin, nous allons voir beau jeu, je vais appeller mes gens et te livrer à la police avec un bon procès-verbal. Tu seras puni comme tu le mérites. L'Officier ne sachant plus à quel saint se vouer, demande à capituler. Il lui fait les plus humbles excuses, lui remontre doucement que son oubli est la première cause de l'envoi des soldats, et lui assure que s'il veut le laisser aller et lui rendre ses habits, il lui en marquera sa reconnoissance dans toutes les occasions; qu'il ne lui enverra jamais de soldats, et qu'il va commencer par retirer ceux qui sont chez lui. Demidoff, après lui avoir fait mettre par écrit et signer toutes ces promesses, le

mèna dans un bain et delà dans une chambre où il trouva un autre habillement complet. Car Demidoff avoit mandé, outre le barbier, des ouvriers pour l'habiller à neuf de la tête aux pieds. Lorsque l'Officier alla remercier son hôte jovial, celui-ci lui compta encore 50,000 roubles dont il lui fit don, sous la seule condition d'en achêter des terres.

Entre toutes les folies qui caractérisent la haute et futile prodigalité de Demidoff, on doit remarquer celle de former un comptoir à St. Petersbourg et un autre à Amsterdam. Il mit un fonds de 80,000 roubles dans ces deux établissemens, et partit lui-même pour Amsterdam. Il n'y arriva que pour voir culbuter son comptoir par les rusés Hollandois, et recueillir les débris de sa mise, qui consistoient en quelques bêtes étrangères, qu'il amena à St. Petersbourg et delà à Moscou, où la plûpart périrent bientôt par ce changement de climat.

Demidoff eut une femme assez aimable, qui souffrit beaucoup de l'humeur quinteuse et féroce de son mari. Elle est morte de chagrin. Leurs enfans qu'il n'aimoit pas, sont entrés dans les régimens des Gardes. Il ne les déshérita pas ouvertement, mais il fit tout ce qu'il put pour les priver du riche produit de ses mines. Il en faisoit des ventes frauduleuses, par le canal d'un certain Gelagin, Conseiller privé et Ministre du Cabinet, qui lui vendoit chèrement ses services, comme on peut se le figurer par l'anecdote suivante. Demidoff regardoit un jour fort attentivement une bague qu'avoit Gelagin : il l'ôte de son doigt, comme pour l'examiner, et feint aussitôt un besoin naturel, court à la garderobe et y jette la bague. En rentrant dans l'appartement, il m'est arrivé un accident, dit-il, votre bague..... mais n'ayez aucune inquiétude : dites-moi seulement ce qu'elle vous a coûté. Le subtil courtisan profite de la cir-

constance, et indique un prix double de la valeur de la bague. Demidoff qui se doutoit de la tromperie, s'en rendit certain en gagnant un des valets de Gelagin, qui recouvra la bague : l'ayant fait estimer, il se trouva qu'elle ne valoit environ que la moitié de ce qu'exigeoit Gelagin. Il n'en acheta pas moins une autre, double du prix fixé par le Ministre et la lui remit. Celui-ci la reçut comme un juste remplacement de la sienne. Voilà comment Demidoff s'insinua dans les bonnes graces de Gelagin, et ce fut par de semblables moyens qu'il les conserva quelque temps. Mais, malgré la recommandation du protecteur, Sa Majesté Impériale n'accueillant point les demandes de Demidoff, ce dernier outré, alla se plaindre de ce que Gelagin a reçu des présens, prévarication contre laquelle les loix russes ont établi des peines très-sévères. Ils étoient en guerre ouverte. Gelagin craignoit les poursuites de son ancien protégé : mais

quelques Seigneurs de la Cour s'entremirent dans cette affaire, et appaiserent les cris de Demidoff.

L'administration de la justice est toujours très-arbitraire en Russie. C'est peut-être une suite du réglement de guerre donné par Pierre I[er], qui réunit à quelques articles sages, beaucoup de dispositions barbares, et dont l'application et l'exécution sont inconsidérément laissées à la discrétion des sous-oeuvres. Ce réglement contient douze chapitres. Le premier concerne les devoirs que l'on doit rendre à l'Être suprême. Il recommande entr'autres choses de fréquenter les églises, sous peine, contre les soldats et bas-officiers, de porter les fusils pendant deux jours pour la première fois, de les porter pendant une semaine en cas de récidive, et de passer par les verges à la troisiême fois. Les Officiers payent en ce cas une rouble, deux roubles, ainsi de suite. Tourner en ri-

dicule ceux qui remplissent fidèlement ces devoirs, prononcer le nom de Dieu en jurant, sont des crimes que l'on expiera par la mort, suivant les circonstances. Les excès de la table pendant le service divin sont punis par la prison. Si celui qui est de garde, lorsque l'on est proche de l'ennemi, s'enivre, il sera mis à mort.

Le second chapitre, qui traite principalement du meurtre, a quatorze articles. Pierre Ier adopte la peine du talion pour l'assassinat ou la blessure à la suite desquelles on meurt. Le meurtre de parens, de préposés ou chefs, doit être puni par une mort accompagnée de toutes les tortures imaginables. Celui qui allégue une juste défense doit affirmer, 1°. qu'il n'est pas l'auteur de la rixe, 2°. qu'il n'a pu éviter la mort qu'en immolant son adversaire. Il est tenu en outre d'établir toutes les preuves à l'appui de ce serment. Le meurtre commandé ou mis à prix, quoique non

exécuté, est puni par la mort dans celui qui a donné l'ordre ou le salaire, comme dans celui qui les a acceptés.

Lors de la prise d'une ville ou de l'occupation d'une province ennemie, on épargnera les vieillards, les femmes, les enfans et tous ceux qui seront désarmés, à moins d'un ordre contraire du Général.

Toute agression, tout duel convenu de bouche ou par signes, mérite irrémissiblement la mort.

Les blessures faites par mégarde ou dans l'ivresse, pourvu qu'elles ne soient pas mortelles, seront punies dans les soldats par les verges; dans les bas-officiers par les pieux et le congé absolu; et par la cassation dans les officiers, qui seront renvoyés sans congé.

Les mêmes peines sont prononcées contre les propos insultans, qui sont si communs parmi les Russes.

Si quelqu'un en blesse un autre avec un couteau, il sera cloué par la main

au gibet pendant une heure, et ensuite renvoyé.

Si l'on reproche à quelqu'un de s'être plaint d'une offense, on encourt la même peine que l'offenseur.

Celui qui se venge de simples injures, non seulement perd tout droit à la réparation, mais est puni comme l'agresseur.

Celui qui néglige d'appaiser les querelles, de s'opposer à la violence, ou de les dénoncer, sera traité comme complice.

Le Chapitre 3, touchant le libertinage, a cinq articles.

Les femmes de mauvaise vie ne doivent point être souffertes parmi les soldats ; les paroles et les chansons lascives seront punies arbitrairement ; l'adultère suivant les loix particulières de chaque gouvernement, mais la séduction par la mort, sans espérance de grace en aucun cas. Ceux qui commettent le péché contre

contre nature, doivent avoir la tête tranchée et être ensuite brûlés.

Le Chapitre 4 concerne le vol et les incendiaires.

Celui qui vole, doit restituer le larcin et passer six fois par les verges; douze fois s'il récidive; s'il retombe encore, on lui coupera le nez et les oreilles. (Même peine pour celui qui commet une effraction pendant le jour.) Si cette triple punition ne le corrige pas, il sera pendu.

Le vol, le conseil de voler sur le grand chemin, les effractions nocturnes sont des crimes capitaux, et si l'effraction est accompagnée de meurtre ou simplement de blessures, le coupable subira le supplice de la roue.

Le domestique qui vend l'uniforme dont son maître lui laisse l'usage, doit passer six fois par les verges, et l'acheteur le restituera sans indemnité et payera en sus, par forme de punition, le double de la valeur de l'objet acheté.

L'incendiaire doit être brûlé vif.

Ceux qui, sans ordre, incendient les maisons de l'ennemi, rendent ses moulins et fours inutiles, détruisent le blé, etc. doivent être condamnés à mort.

Celui qui vole les choses confiées à sa garde, mérite la corde.

Les treize articles du Chapitre 5 sont relatifs à la fraude, au parjure, etc.

Le parjure aura les deux premiers doigts coupés et sera déclaré infâme : si son serment a enlevé l'honneur ou la vie à quelqu'un, il sera mis à la torture, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les vivres doivent être vendus à l'armée à juste prix. Le contrevenant encourra une peine arbitraire.

Le marchand qui se sert de mesures ou de poids faux, payera, par forme d'amende, la valeur de toutes les marchandises qui garnissent son magasin.

Le vivandier qui prête à un soldat au delà de sa paye journalière, perd l'excédent.

Quiconque donne un congé sans la permission du Général, perd, ainsi que celui qui le reçoit, la paye de tout le temps que dure le congé.

Celui qui charge ses rôles de noms supposés, qui emprunte ou qui prête des soldats, des uniformes et des armes, lors des revues, perd sa place et son honneur; s'il s'est fait délivrer plus de soldes, qu'il n'a de soldats, il restituera le double; en cas d'insolvabilité, on lui infligera une plus forte peine (1).

Le Chapitre 6 explique en douze articles le respect et la subordination dûs aux supérieurs.

Il faut parler avec respect du Zar et de toute sa maison : le même respect est dû au Général nommé par Sa Majesté Zarienne. La peine de mort doit suivre l'infraction.

(1) Je présume qu'il doit exister un pareil reglement en France, mais je sais qu'il est bien mal suivi, et que les Colonels, les Etats-majors et même les Inspecteurs, ont gagné quelquefois de bonnes sommes, en se prêtant mutuellement soldats, armes et bagages.

Les Officiers doivent porter les ordres du Général et les énoncer avec fermeté et gravité, sans employer la violence ni de paroles injurieuses; sinon, ils seront cités au Conseil de guerre, reprimandés, cassés, etc. pourvu que l'Officier inférieur qui a été insulté, ait obéi, avant de former sa plainte : s'il a désobéi, il ne sera point confronté avec l'Officier supérieur et perdra sa place et la vie, suivant les circonstances.

Les paroles tendantes à affoiblir le nerf de l'obéissance, sont un crime digne de mort.

Personne ne pourra attaquer les Officiers de justice ni les employés à la caisse ou aux munitions, sans encourir une punition exemplaire.

Pour avoir méprisé les ordres de la Garde ou des patrouilles, on méritera la mort.

S'évader des arrêts, emporte de droit la conviction du crime dont on étoit

accusé et le châtiment qui lui est assigné par la loi, sans examen ultérieur.

Chapitre 7. Devoirs particuliers aux Gardes et Patrouilles.

Le garde qui laisse évader quelqu'un par inattention, lui doit être substitué dans le châtiment qui étoit dû au fuyard: s'il étoit d'intelligence, la peine de mort est de rigueur, quelle que fût la faute du prisonnier.

La sentinelle qui s'endort dans le voisinage de l'ennemi, sera mise à mort; ailleurs, elle passera par les verges.

Elle ne doit point quitter son poste, quand elle n'est pas relevée à l'heure marquée; seulement l'Officier qui commande les patrouilles, lui payera pour cet oubli un demi-mois de paye.

L'oubli du mot du guet mérite une peine arbitraire, même la mort, suivant les cas; l'indiscrétion, la mort.

Le Chapitre 8 prescrit, en vingt-deux articles, le zèle, la fidélité et la bravoure.

Celui qui quitte en marche son compagnon, pour aller à la maraude, sera traité comme déserteur.

Celui qui contrefait le malade, encourra une peine arbitraire, ainsi que celui qui ne se trouve pas à la parade.

Dans les assauts, siéges, batailles, les pusillanimes peuvent être tués sur le champ par leurs Officiers : s'ils sont épargnés dans l'action, ils seront ensuite mis à mort avec tout l'appareil qui peut servir à l'opprobre.

Quiconque a prêté serment au drapeau, est tenu d'y rester fidèlement attaché jusqu'à la mort : si l'on s'en écarte, on mérite la corde.

Faire des assemblées clandestines, ou des attroupemens au nombre de six, déposer ses armes, pour n'avoir pas reçu sa paye, se livrer au pillage avant que l'ennemi soit entièrement battu, (délit équipollent à la mutinerie,) oublier de dénoncer les espions, parler ou écrire à l'ennemi, sont tous crimes capitaux.

Dans les villes assiégées personne ne doit parler de capitulation, mais verser jusques à la dernière goutte de son sang, sous peine d'être mis à mort.

Le Commandant qui rendra une forteresse, lorsqu'il y aura encore quelque espérance de secours, sera mis à mort avec ceux qui auront signé avec lui la reddition, lesquels seront décimés et tireront au sort.

Le Chapitre 9, en huit articles, est relatif à l'ordre, à la propreté que l'on doit observer dans les quartiers et en campagne.

Vivre en concorde avec son hôte; s'il refuse ce qui est dû, ne point faire de bruit chez lui, mais le dénoncer à l'Officier : les querelleurs condamnés à la peine du poteau ou des verges.

Tout jeu où l'on risque de l'argent est défendu. Le contrevenant encourra la première fois la peine du cheval de bois, et en cas de récidive, des peines plus rigoureuses.

La retraite battue, chacun doit être rendu au quartier, et se souvenir des ordres qui ont été donnés lors de la parade et au son du tambour, sinon puni arbitrairement.

On pourroit appliquer à ces loix ce que l'on a dit de celles de Dracon, qu'elles furent écrites en lettres de sang. Les conspirations et les émeutes qui furent fréquentes sous le règne de Pierre Ier, avoient insensiblement rendu ce Prince méfiant, farouche et cruel. Le Prince Menzikoff qui se conduisoit d'après les mêmes principes, assembloit les troupes toutes les fois qu'il vouloit livrer bataille aux Suédois (1) et leur signifioit qu'en cas de défaite, tous les soldats seroient décimés par la voye du sort pour le supplice de la corde. Cette menace qui, dans toute autre religion auroit été suivie de beaucoup de désertions, valut peut-être quelques victoires aux Russes, mais n'é-

(1) Commencement de la guerre de Suède.

toit pas propre à adoucir leurs moeurs sauvages et féroces.

Toutes ces loix péchoient par leur base: je veux dire que les principes de la morale ont été négligés totalement dans leur rédaction. Aussi la civilisation des Russes n'est-elle guère plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'étoit sur la fin du règne de Pierre I[er].

L'ivrognerie, par exemple, qui est formellement défendue par des loix écrites, est leur vice favori; les prêtres mêmes, loin de s'en être corrigés, s'y livrent avec un scandale dont on trouveroit difficilement des exemples ailleurs. On les voit traverser les rues dans un état d'abrutissement qui les rend la fable et la risée des passans et de leurs ouailles, qui, tout en les accablant de reproches et des plus sales injures, n'en iront pas moins leur baiser la main le jour suivant après leur messe.

Les loix criminelles promulguées sous

Pierre le grand exigeoient sans doute de grands changemens et peut-être une refonte générale. L'Impératrice Elisabeth abolit la peine de mort dans tous les cas. Je n'examinerai point si cette ordonnance n'étoit pas prématurée, si les suites en avoient été prévues, si enfin elle étoit appropriée à sa nation et aux circonstances. Quelques personnes ont prétendu que cette Princesse avoit profondément médité cette matiere, et s'étoit pénétrée d'idées philosophiques, dont cette ordonnance fut le fruit; d'autres, qu'elle n'avoit que suivi l'impulsion d'un caractère doux et humain, d'un coeur sensible que des punitions rigoureuses révoltoient; d'autres enfin, qu'elle voulut éterniser, par un acte de bienfaisance, son avénement au trône, qui n'avoit coûté la vie à personne. J'ignore si sa tête étoit organisée de la même manière que celle de Beccario; je ne sais si les supplices et les mutilations de quelques grands de sa cour, si les

guerres sanglantes qui ont signalé son règne, ne seroient pas une réplique à ceux qui ont vanté son humanité, la douceur de son administration et cette horreur insurmontable pour toute effusion de sang. Mais j'incline à croire tout simplement qu'elle sentit de bonne heure que, pour se soutenir sur le trône, elle avoit besoin de l'amour et de la confiance de son peuple, et que de tous les moyens qui pouvoient les lui gagner, il n'y en avoit pas de meilleur que l'abrogation de ces loix dures, données par un prince dont la mémoire étoit encore odieuse à son peuple. Cette démarche, au surplus, a été couronnée du succès qu'elle en espéroit.

En Russie le mariage est défendu dans presque tous les degrés de parenté et d'alliance déterminés par les catholiques comme prohibitifs. Ceux qui y professent d'autres religions que la dominante, se conforment généralement aux loix

suédoises sur cet objet. Celles-ci condamnent celui qui épouse la soeur de sa défunte femme à avoir la tête tranchée. Sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, un banquier établi à la cour, qui n'étoit pas du rite grec, venoit de perdre sa femme. Il desiroit d'épouser sa soeur, dont le riche patrimoine avoit d'abord excité sa convoitise. Il étoit très-embarrassé sur le choix des moyens. Il n'osoit pas s'adresser au juge, dans la crainte d'une reprimande publique, et peut-être d'une amende jointe à la certitude morale d'un refus. Il alla trouver l'Impératrice avec des marchandises qu'il lui offrit et qui n'étoient que le prétexte de sa visite. Après beaucoup de détours, il la pria de lui accorder sa permission pour son mariage avec sa belle-soeur, lui insinuant que cela dépendoit d'elle, et que dans la plupart des provinces d'Allemagne le même degré d'alliance étoit dispensable. L'Impératrice lui répondit qu'elle en confèreroit avec les

membres du collège de justice pour les affaires de la Livonie et de l'Esthonie, seuls juges compétens dans les matières relatives aux religions étrangères. Les magistrats qu'Elisabeth consulta, ne disconvinrent pas de l'usage qui se pratiquoit presque par toute l'Allemagne, mais ils lui remontrèrent que l'exemple des étrangers ne pouvoit autoriser un pareil relâchement de moeurs et de la discipline ecclésiastique, et que la demande du banquier blessoit également la religion, la décence et le beau sexe de St. Petersbourg, assez nombreux pour lui offrir des consolations conformes à ses différentes vues. Il revint chercher la réponse. L'Impératrice la lui rendit avec tous les ménagemens que lui inspiroit sa bonté naturelle, ajoutant qu'elle ne vouloit pas être le premier Souverain qui donnât ce scandale à toutes les religions. L'amoureux, ou plutôt l'avare banquier ne se découragea pas. Il fit la même supplique à Elisabeth toutes les

fois qu'il eut occasion de lui parler. Celle-ci fatiguée de ses importunités, lui dit enfin : à la bonne heure ; puisque vous voulez vous accoupler comme des chiens, faites comme vous voudrez. Elle fit part en même temps de cette réponse au collége de justice. Depuis cette époque, ceux qui professent en Russie une autre religion que la dominante, peuvent épouser leurs belles-soeurs, en présentant requête et payant une modique somme pour la dispense.

Une chose qui rapproche le plus la nation Russe, encore sauvage, des nations les plus civilisées, et dans laquelle elle les surpasse peut-être, est la filouterie. Je doute fort que ce que l'on raconte des escamoteurs et des escrocs de Paris et de Londres vaille ce que j'ai vu à St. Petersbourg. L'adresse dans l'art de subtiliser pourroit faire question. Mais ce qui n'en est pas une, c'est la fréquence des vols qui se commettent

tous les jours dans cette dernière capitale, et dont la liste est plus longue que celles des deux autres ensemble.

Un jour que l'on faisoit la bénédiction des eaux dans l'Eglise de la forteresse de St. Petersbourg, j'y allai avec un de mes amis. Il n'y avoit pas une demi-heure que nous étions placés vis-à-vis du maître hôtel, lorsque nous nous apperçumes, moi que je n'avois plus de tabatière, lui plus de montre. La chose bien constatée, notre premier mouvement fut de jetter nos regards autour de nous : mais nous ne vimes que des gens agenouillés, et dont les faces annonçoient beaucoup de componction et de ferveur.

Une autre fois je me promenois devant la même forteresse, j'étois seul. J'observai devant moi le mouvement d'une ombre, comme s'il y eût eu quelqu'un derrière moi. Je me retourne et ne vois personne. L'instant d'après, mê-

me ombre vacillante, même curiosité de ma part. Je vis un jeune homme qui sans doute avoit tourné en même temps que moi, la première fois que j'avois apperçu son ombre; il s'éloignoit alors avec agilité, tenant élevée une main dans laquelle étoit un trophée, qu'en fouillant dans ma poche, je reconnus pour être mon mouchoir. Tout en fuyant, il me regardoit et me narguoit avec une gentillesse qui me fit rire moi-même.

Sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, les Seigneurs trouvoient étrange qu'il leur manquoit toujours quelque chose, comme bagues, montres, etc. lorsqu'ils revenoient de la cour. On ne fit pas beaucoup d'attention aux premières plaintes, mais elles furent si souvent réitérées, que cette Princesse manda quelques préposés de la police, auxquels elle enjoignit de rester au Palais et de surveiller les auteurs de ces vols. Les vols ne continuèrent pas moins d'avoir lieu.

On

On doubla les espions, et l'on parvint enfin à prendre sur le fait quelques jeunes drôles que l'on n'avoit pas même soupçonnés. On les emprisonne, ils sont interrogés. On découvre beaucoup de leurs complices qui avoient formé une association entre eux, et on les arrête également. Sur le rapport qui en fut fait à l'Impératrice, elle donna l'ordre de les lui amener pour voir un échantillon de leur industrie. Ils furent tous liés à une longue corde, et menés en cet état à la Cour, un jour qu'il y avoit gala. On leur accorda la permission de faire montre de leur savoir-faire. Ils ne demandèrent qu'un peu plus de liberté, pour approcher seulement les gens et lier conversation avec eux. Chacun étoit sur ses gardes, voulant s'éviter la honte d'être volé après en avoir été prévenu. Après un espace de dix minutes, ils adressèrent la parole à l'Impératrice, qu'ils prièrent de demander à la compagnie s'il ne manquoit rien à personne. Ils déposerent en même temps

à ses pieds quantité de bijoux et de joyaux, qui furent sur le champ réclamés. Elisabeth fut étrangement surprise de leur dextérité, mais elle ne crut pas devoir pour cela les faire rentrer dans le sein de la société. Elle les envoya à la katorga (aux galères).

Pendant le séjour de Pierre II à Moscou, un jeune prêtre russe alla en traîneau chez quelques marchands, faire emplette de drap. Son père, instruit de son dessein, va se poster avec deux de ses camarades dans une rue par où il savoit que son fils devoit passer. En voyant de loin le traîneau, le père et un de ses associés feignent de se battre. A cette vue le fils s'arrête et vole au secours de son père. Les combattans séparés disputoient encore. Le fils offre sa médiation que l'on accepte, et l'on se retire dans la maison voisine pour faire l'accord. Après que le père eut débité une longue harangue, dans laquelle

il s'étoit plaint de mauvais propos tenus par son camarade contre Saint Nicolas, et eut peint toute son indignation d'avoir vu l'honneur d'un si grand Saint compromis, le fils les réconcilia, leur donna sa bénédiction et voulut s'en retourner. Mais le troisième associé s'étoit emparé du drap, du cheval et du traîneau, pendant l'accommodement du procès. Le juge arbitre pleure. Le père et son prétendu antagoniste poussent la fourberie jusqu'à crier plus haut que lui, et tous trois courent après le voleur, qu'ils n'atteignirent sûrement pas. J'ai su depuis que la police avoit été plus heureuse, et avoit rendu à chacune des parties la justice qu'elle méritoit.

Les voleurs de grand chemin étoient autrefois beaucoup plus communs en Russie. Ils faisoient quelquefois des excursions dans les villes. Pierre Ier, en nommant le Prince Feodor Jurgewitsch Romodanofsky Vice-Zar de Moscou,

lui recommanda sur toutes choses cette partie de la police qui concerne la sûreté publique. Celui-ci exécuta ses ordres avec tant d'activité, que, sans compter tous ceux de ces brigands qu'il a fait mourir par divers supplices, deux cents ont été attachés par les côtes à des crochets enfoncés dans des murs; torture atroce par la longueur de sa durée, qui étoit souvent de vingt-quatre heures.

Rien de si commun en Russie, rien de si facile à acheter qu'un faux témoin, un voleur, un assassin. Entre mille exemples que je pourrois citer à l'appui de cette allégation malheureusement trop vraie, je m'arrêterai à un seul. Sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, deux marchands de Moscou, ennemis déclarés, se faisoient mutuellement tout le mal qu'ils pouvoient imaginer. L'un d'eux eut un jour la fantaisie d'abattre la maison de l'autre, pendant que celui-ci seroit à l'Eglise. Il gagna avec quelque

argent des matelots qui se chargèrent de cet exploit, et promirent d'endurer toutes les tortures des battogues et du chat, (espèce de fouet) plutôt que de s'avouer coupables ou de le dénoncer. Le premier dimanche qui suivit la convention, la maison fut démolie, et la place si bien nettoyée, que le propriétaire, en revenant de la messe, crut d'abord avoir enfilé une rue pour une autre. Trop convaincu ensuite de son malheur, il rend plainte à la police. Sur la déposition des témoins, les matelots accusés sont successivement arrêtés, subissent constamment les espèces de questions que je viens d'indiquer, et nient tout en présence des témoins qui assurent les reconnoître. Après ces premières épreuves, le juge a recours au knout. Un des matelots observa à ses complices qu'ils étoient quittes de leur serment. „ Nous avons „ été payés, leur dit-il, pour raser la „ maison et pour souffrir les battogues et „ le chat. A cet égard il ne nous est

» rien dû. Mais nous avons de notre » côté rempli notre engagement à la » lettre. A l'égard du knout, il n'est » point entré dans la convention, et » nous n'avons rien reçu pour cette » peine qui a été oubliée. Nous serions » bien simples de nous y exposer gra- » tuitement. Qui nous empêche de » nous sauver, si nous pouvons, par » l'aveu de la vérité ? Que l'autre s'en » tire ensuite comme il pourra. » Mais ces scélérats furent punis avec leur instigateur, suivant la rigueur des loix.

La maraude, malgré la rigueur des peines que l'on a vues décrites plus haut dans le code militaire, est très-commune parmi les soldats russes. Ils ne sont point casernés comme en France. Dans les villes, ils sont logés chez le bourgeois ; à la campagne, chez le paysan. Ils se conduisent dans leur brigandage avec une adresse qu'ils ont réduite en système. S'ils veulent, par exemple,

voler un boeuf, ils se réunissent en certain nombre. Ils ont soin de se pourvoir d'un acheteur affidé et prêt à partir aussitôt après l'expédition et la vente. Chacun s'avance de son côté, pour épier de quel côté pourroient venir les témoins. Ils portent la précaution jusqu'à chausser le boeuf de bottes à rebours, et le conduisant avec une longue corde, effacent en avançant leurs propres traces, pour ne laisser paroître que celles du boeuf botté, qui induisent à croire qu'on est entré dans l'étable, et qu'on n'en est point sorti. Les plaintes portées aux Colonels et aux Commandants, n'amènent jamais la découverte d'aucun coupable.

Un autre fléau bien plus redoutable, répandu par cette soldatesque, est le mal vénérien. Son insouciance brutale, la malpropreté et la mauvaise nourriture, donnent plus d'activité au virus et le propagent dans toutes les campagnes. On voit des villages entiers qui en sont

infectés. Les soins constans que Pierre le Grand et ses successeurs se sont donnés pour favoriser la population, seront toujours infructueux, tant que l'on n'emploiera pas les moyens efficaces de réprimer la débauche. La circonstance où nous nous trouvons, exige les plus prompts. Les ravages sont tels que je m'étonne qu'ils n'ayent pas encore attiré l'attention d'un gouvernement sage à beaucoup d'égards, et qui dirige, depuis près d'un siècle, toutes ses vues du côté du commerce, des manufactures et de la population, qui est effectivement la base de la prospérité et de la splendeur d'un peuple. Des casernes resserreroient la contagion dans de plus étroites limites.

L'esprit de rapine n'anime pas seulement la populace en Russie, il guide souvent les grands et les magistrats. La plupart de mes lecteurs auront entendu parler de Schemekin ou de Schemekina-Soud, c'est-à-dire du jugement de Scheme-

kin. Il avoit à juger depuis long-temps un procès concernant une lettre-de-change, dont le débiteur étoit de ses amis. Le créancier impatienté des lenteurs de la justice, va trouver Schémékin à la Chancellerie avec un gros sac sur le dos, et le dépose devant lui. Le Gouverneur affriandé à la vue du sac dont le volume étoit grand et dont le poids lui paroissoit considérable, lui fait un gracieux accueil et lui dit de le suivre à la Chancellerie, où il va finir son affaire sur le champ. Le créancier l'y suit avec son sac qu'il dépose encore dans un coin. Schémékin ordonne, sollicite, rend sa décision, et fait délivrer au porteur de la lettre-de-change sentence qui condamne l'accepteur à solder le principal et les intérêts, jusques au jour du payement effectif. Le créancier ayant sa sentence en main, reprend son sac, salue ses juges, leur souhaite toute sorte de biens et s'en va. Schémékin qui le voit partir sérieusement avec son sac, toute

honte bue, court après lui et lui dit : mais, mon ami, j'ai cru que ce que vous portez, étoit destiné à récompenser mes soins et mes bons offices, à moi qui viens de rendre un jugement qui vous est si favorable. Oui, Monsieur, reprit l'autre, ce que je porte, vous étoit réservé. Mais, ajouta-t-il en jettant son sac à terre, regardez ce qu'il contient, ce sont des cailloux avec lesquels je vous eusse cassé la tête, si vous m'aviez encore dénié la justice qui m'appartient. Vous me l'avez enfin rendue, et je remporte mon sac sans regret. Depuis cet événement, celui qui ne peut obtenir justice ou qui se croit lézé, n'a qu'à crier Schemekina-Soud pour épouvanter ses juges.

L'Impératrice régnante s'est vue forcée depuis peu d'ordonner une enquête contre un Woïéwode de bonne famille qui avoit exercé sans pudeur les dernières exactions. L'enquête lui ayant été rapportée avec toutes les preuves de

sa malversation, elle s'est contentée de le déposer, et de lui faire une forte reprimande. Le jour de la fête de ce Gouverneur infidèle arrivant bientôt après, elle lui a envoyé pour bouquet le brevet d'une autre woïéwodie, avec un grand sac tout neuf, pour empaqueter apparemment le produit de ses extorsions ultérieures. Cette Souveraine a présumé sans doute que l'affront qu'il avoit reçu précédemment étoit une punition suffisante, dont le souvenir réprimeroit sa rapacité. J'ignore encore si son calcul s'est trouvé juste. Attendons.

Pierre III étoit à peine monté sur le trône (5 janvier 1762) qu'il se proposa de rendre une visite à Iwan III, détrôné dès le 16 décembre 1741, et qui languissoit depuis cette époque dans la forteresse de Schlusselbourg où il est mort, ou plutôt où il a été assassiné le 15 juillet 1764. Iwan avoit été traîné avec son père et sa mère de prisons en prisons. Ces trois in-

fortunés furent enfermés d'abord dans la forteresse de Riga, et successivement dans le fort de Dünamünde, dans la ville d'Oranienbourg (gouvernement de Woronesch), à Colmogorod à quatre-vingts werstes d'Archangel, et enfin dans la forteresse de Schlusselbourg qui s'élève au milieu du lac Ladoga.

L'eau étoit alors gelée, on cherchoit à dissuader Pierre, par la considération du danger. Mais aucune remontrance ne put l'engager à différer, et le voyage fut arrêté au lendemain. Il se fit accompagner de son grand Ecuyer Lwof Alexandre Narischkin, du Conseiller d'Etat Wolkoff et du Maître de police de St. Petersbourg, le Baron de Korff, qu'il avoit fait prévenir la veille par son Aide-de-camp général, le Baron Ungern Sternberg, Livonien de nation. Comme il vouloit que l'entrevue se fît dans le plus grand incognito, il s'étoit muni lui-même de ses propres ordres, qui portoient que le Commandant seroit tenu d'ouvrir toutes

les portes de la forteresse à ces quatre Messieurs qui en parcourroient librement toute l'enceinte, et pourroient même entrer dans la chambre de l'Empereur Iwan et converser avec lui, hors de la présence du Commandant, qui se retireroit après les y avoir introduits. Pierre avoit en outre recommandé à Narischkin, qui étoit grand, bien fait et d'une belle figure, de composer son extérieur de manière que l'on le prît pour l'Empereur. Tout le monde lui en faisoit les honneurs. Mais Iwan n'y fut pas trompé. Soit que ceux qui sont élevés pour porter une couronne ayent naturellement un caractère de dignité empreint sur la figure, soit que leurs sujets imitent mal cet air de grandeur, la démarche et la contenance libre et aisée d'un Souverain, Iwan, après avoir fixé alternativement Pierre et Narischkin, ne tarda pas à reconnoître le véritable Empereur et se jetta à ses pieds. Sire, lui dit-il, vous êtes mon maître. Je ne veux pas

vous importuner par une longue prière.
Adoucissez la rigueur de mon sort; je gémis depuis bien des années, dans ce ténébreux cachot. La seule grace que je vous demande, c'est de me permettre, de temps en temps, de respirer un air plus libre. Pierre fut attendri dès le commencement de cette scène; levez-vous, dit-il à Iwan, en le frappant légèrement sur l'épaule. N'ayez aucune inquiétude pour l'avenir. J'userai de tous les moyens qui sont en ma puissance pour rendre votre situation plus douce. Puissé-je vous apporter quelque consolation! Dites-moi, Prince, vous souvenez-vous de tous les malheurs qui vous ont assailli autrefois? Mes plus grands malheurs, répondit Iwan, me sont arrivés, lorsque j'étois encore enfant. Je n'en ai aucune idée. Je sais que du moment où j'ai commencé à sentir mon infortune, je n'ai pas cessé de mêler mes plaintes et mes larmes à celles de mon père et de ma mère, tant que je les ai

eus auprès de moi. Ma plus vive douleur étoit causée par les mauvais traitemens qu'ils essuyoient dans le transport d'une forteresse à l'autre, et surtout lorsque nous étions gardés par des Officiers qui étoient les plus inhumains des hommes. Pierre l'interrompit ici. Vous rappellez-vous les noms de ces Officiers ? — Non, Sire, nous n'étions pas curieux de les apprendre. Nous évitions de les voir autant qu'il dépendoit de nous. Nous nous contentions de rendre graces au Ciel à genoux, lorsque ces monstres étoient relevés par des Officiers moins féroces. Ce qui ne sortira jamais de ma mémoire, ce sont les bontés et l'ame compatissante d'un Officier qui étoit de garde auprès de nous. Il a emporté notre estime et nos regrets. Il nous prévenoit par des attentions infinies. Il allégeoit, par toutes sortes d'égards et de complaisances, le poids de notre misère. — Ne vous souvenez-vous plus du nom de ce brave homme ? — Je m'en

souviens bien, Sire, il s'appelloit Korff. — C'étoit justement le Maître de police qui étoit alors à la suite de l'Empereur; suffoqué par les sanglôts, il ne pouvoit proférer une parole; Pierre versoit des larmes. Il s'éloigna pendant quelques minutes, pour se remettre de son trouble, et laissa Ungern Sternberg seul avec Iwan. Par quelle fatalité êtes-vous donc ici? lui dit le Baron. Qui peut, répartit Iwan, prendre ses sûretés contre les razboïniks (ou les voleurs de grand chemin)? Un jour arrive un ordre de je ne sais qui: ces razboïniks se jettent furieux au milieu de mà famille, m'arrachent à ceux que je connoissois seuls au monde, qui seuls avoient gagné ma confiance et ma tendresse, je veux dire mon père, ma mère, mes frères et mes soeurs. Ils ont été sans doute transférés ailleurs, et s'ils vivent encore ils doivent pleurer la mort de leur fils et de leur frère. Un moine avoit entrepris de m'emmener en Allemagne. Arrivé à Smolensk,

je

je fus reconnu, mon libérateur fut enchaîné, et moi jetté dans cet horrible cachot. — Quel croyez-vous que sera le sort de notre nouvel Empereur? — Si j'en juge d'après l'idée que je me suis formée des Russes, il ne sera pas plus heureux que le mien: mon malheureux père et ma tendre mère m'ont souvent répété que les étrangers seront toujours maltraités, vilipendés, chassés du trône par ces Russes orgueilleux. Comme il achevoit ces dernières paroles, Pierre rentra avec les deux autres Seigneurs, et suivi cette fois du Commandant, auquel il s'adressa ainsi devant Iwan: Je vous enjoins, Monsieur, de donner dès à présent au Prince tous les secours qu'il vous demandera, et de le laisser se promener librement en tout temps dans l'enceinte de la forteresse. Je vous enverrai par écrit des ordres plus détaillés, d'après lesquels vous réglerez à l'avenir votre conduite à l'égard de sa personne sacrée.

En sortant de la chambre d'Iwan;

Pierre visita l'intérieur de l'édifice. Il s'arrêta sur une place vide, qui lui parut propre à la construction d'une maison où seroit logé commodément l'infortuné prisonnier. C'est ici, dit l'Empereur, que vous allez amener sur le champ des ouvriers, qui bâtiront promptement un hôtel destiné à recevoir le Prince: j'entends qu'il ait neuf fenêtres de plein pied, et que l'on réserve le reste de cet emplacement pour lui servir de promenade. Aussitôt que le bâtiment sera achevé, je viendrai moi-même l'y installer. Gardez-vous bien au surplus de lui faire la moindre chose qui lui soit désagréable, ou qui le porte à se plaindre de vous. Avant de retourner à St. Petersbourg, Pierre ne put résister au desir de monter une seconde fois dans l'appartement du Prince, qu'il assura de nouveau de ses bontés et de tous ses efforts pour rendre son sort aussi supportable que les circonstances le permettroient. Il lui promit de lui envoyer quelquefois son

Aide-de-camp général. Cette entrevue fut si secrette que George Louis, Duc de Holstein, oncle de l'Empereur, n'apprit qu'à l'heure du dîner, que son neveu s'étoit absenté du palais impérial.

L'état dans lequel Pierre trouva Iwan étoit bien fait pour exciter sa compassion. J'ai dit que la forteresse de Schlusselbourg est construite au milieu du lac de Ladoga. Son architecture est dans le goût gothique le plus ancien. On voit en dehors une muraille qui règne tout autour et est flanquée, par intervalles, de différentes tours. Ce rempart enferme la forteresse, qui est bâtie de pierres d'une épaisseur étonnante. La tour qui défend la principale entrée a une clef pour girouette. On la nomme Zarkaja (Zarienne). La seconde porte s'appelle Knaeschnaja (porte du Prince), parce que le Prince Menzikoff fut posté devant elle avec des troupes Russes. La girouette de la troisième est une balance, armes de l'amiral qui fut commandé pour la gar-

der. Sur la terre ferme, à droite, en face de la forteresse, a dû périr une quantité innombrable de Russes : lorsque le lac est agité par la tempête, il jette encore, de ce côté, beaucoup de squelettes et d'ossemens humains. En entrant dans la forteresse par la porte qui est à gauche, on ne rencontre en haut et en bas que des chambres ténébreuses, destinées aux victimes de l'ambition, du despotisme et de la barbarie. Au milieu de cet horrible édifice se trouvoit la casemate dans laquelle gémissoit l'Empereur Iwan III. Elle étoit percée par un long tuyau de cheminée. A côté d'un autre souterrain contigu au premier, on avoit pratiqué une espèce de chapelle, de telle sorte que ce Prince pût entendre la messe sans voir personne, ni rien de ce qui se faisoit dans cette chapelle. Deux fenêtres garnies de chassis de fer très-épais, éclairoient foiblement ce souterrain, avant qu'il y entrât. L'une fut murée de pierres du haut en bas, l'autre

le fut jusques au dernier vitrage d'en haut que l'on masqua avec de la paille, de sorte qu'aucun rayon du soleil n'y pouvoit pénétrer. Les ténébres n'y étoient interrompues pendant une très-courte partie de la journée, que par un léger crépuscule, avec lequel le Prince ne pouvoit encore se passer de bougies. Un Capitaine et un Lieutenant étoient continuellement enfermés avec lui. Devant la porte de sa prison veilloit un piquet de soldats qui, dans le commencement, n'osèrent pas lui adresser la parole ni répondre à ses questions. Tel étoit le séjour du malheureux Iwan III, autrefois Empereur de toutes les Russies. Une longue chemise de l'étoffe la plus grossière pour l'été, et une simple pelisse de peau de mouton pour l'hiver, composoient toute sa garderobe.

L'Impératrice Elisabeth détrôna Iwan. Lorsqu'elle vint au palais impérial pour en prendre possession, et faire arrêter le

père et la mère du jeune Empereur, les acclamations du peuple qui crioit : vive, vive notre nouvelle Impératrice ! réveillèrent Iwan dans son berceau, et le firent rire. Elisabeth qui n'étoit rien moins que cruelle, fut vivement émue par ce spectacle de l'innocence insensible à l'oppression. (1)

Dans le cours du règne d'Elisabeth, qui fut de vingt-deux ans, Iwan ne sortit qu'une seule fois de sa prison, d'où il est aisé de conclure que ce ne fut que pour satisfaire la curiosité de cette Princesse, et que l'ambition ou la crainte étoient plus fortes chez elle que la pitié. Il vint dans un carosse bien fermé à St. Petersbourg, chez le comte de Woronzoff, grand Chancelier : il se rendit delà à l'hôtel du Comte Pierre Iwanowitsch Schouwaloff. Elisabeth se trouva chez ces deux Seigneurs et l'y questionna, sans

(1) Je donnerai par la suite quelques détails sur le détrônement d'Iwan et le couronnement d'Elisabeth.

qu'il ait peut-être jamais su à qui il avoit parlé.

On s'accorde à dire qu'il avoit la physionomie la plus intéressante, la taille haute et bien prise, la peau d'une extrême blancheur, des yeux saillans, des cheveux de la plus grande beauté, en un mot tous les avantages qui préviennent en faveur des jeunes gens.

Quelques personnes en Russie ont avancé, que sous le règne de la même Impératrice Elisabeth, il avoit voyagé chez l'étranger, sous le nom de *Johannes sine terrâ* : mais cette anecdote tout-à-fait destituée de fondement, n'a peut-être été imaginée que par le rapport du nom et d'une partie des aventures du Prince Anglois avec ceux du Prince Russe, ou par erreur à l'occasion de son évasion à Smolensk, sous la conduite d'un moine.

Lorsque Pierre fut de retour de Schlusselbourg, son oncle, le Duc Louis-Au-

guste de Holstein, lui conseilla de renvoyer Iwan en Allemagne avec son père le Duc Antoine-Ulric de Brunswick, et les autres enfans de celui-ci (la mère d'Iwan étoit morte), et de leur fixer une pension ou plutôt un traitement convenable à leur naissance et à leur ancienne grandeur. Il joignit à cet avis les prières les plus capables d'émouvoir le coeur sensible de son neveu. Pierre auroit facilement cédé aux instances de son oncle, s'il n'eût été obsédé de ministres, qui opposèrent la résistance la plus opiniâtre à l'avis du Duc Louis. Ils remontrèrent à l'Empereur tous les risques qu'il couroit gratuitement par le renvoi d'Iwan, l'animosité de la Cour de Prusse, qui ayant demandé son élargissement à diverses reprises, et avec les marques du plus vif intérêt, ne manqueroit pas d'unir tôt ou tard sa vengeance à celle du Prince détrôné, enfin la honte que feroit réjaillir sur la Cour de Russie l'apparition de ces Princes, qui par le défaut d'édu-

cation et une longue détention, n'avoient pas pu acquérir, ou avoient tout-à-fait perdu les usages des Cours et même du monde. L'Empereur ébranlé par ces raisonnemens, se contenta de procurer à Iwan tous les plaisirs que l'on peut goûter dans une prison. Il remplit exactement les promesses qu'il lui avoit faites. Il lui envoya une garderobe sortable, une batterie de cuisine, de la vaisselle et un cuisinier, de sorte qu'il eut journellement une table bien servie, tant qu'a vécu Pierre III. Le Commandant de la forteresse reçut de nouveaux ordres de prendre le plus grand soin de lui, de garder la contenance la plus respectueuse en sa présence, de lui laisser prendre l'air toutes les fois qu'il le demanderoit, et de presser la construction du bâtiment qui lui étoit destiné. Ce bâtiment ne put être achevé avant la mort de Pierre; il ne l'est pas encore aujourd'hui, les fenêtres et tout ce qui concerne la menuiserie y manquent: et

Iwan est resté dans sa casematte jusqu'au jour de son assassinat.

Ce malheureux Prince, pendant le court règne de Pierre, est venu quelquefois à la Cour. C'étoit ce même Baron d'Ungern que le Monarque, dont il étoit Aide de camp général, chargeoit de cette commission. Celui-ci se rendoit dans une voiture bien fermée au bord du lac de Ladoga, qu'il traversoit jusqu'à la forteresse de Schlusselbourg, d'où il amenoit Iwan à St. Petersbourg. Il le ramenoit de même à la forteresse dans le plus grand secret.

Un jour qu'ils revenoient de la Cour, leurs chevaux s'effarouchèrent à l'approche de la forteresse, ou plutôt du bord du lac, et en se séparant l'un de l'autre brisèrent la voiture. Iwan et Ungern eurent toutes les peines du monde à sauver leurs vies. Cet événement glaça d'effroi le Prince et l'attendrit, jusqu'à

lui faire verser des larmes. Mon cher Monsieur, dit-il à son conducteur, cet accident est le présage certain de quelque malheur qui m'attend. C'est pour la dernière fois que je vous embrasse. Non, je ne vous verrai plus et je suis réservé à d'autres infortunes, plus cruelles peut-être que les premières. Après des adieux aussi touchans, il quitte le Baron et entre dans la forteresse. Cette exclamation arrachée par l'épouvante à un jeune Prince élevé loin du commerce des hommes, et à qui l'événement le plus ordinaire de la vie sembloit être un bouleversement de la nature, devint une prédiction. Trois jours après (9 juillet 1762) Pierre est détrôné, et Iwan resserré plus étroitement dans sa prison.

J'ai entendu dire par quelques Russes qu'Iwan étoit d'une ineptie qui approchoit de l'imbécillité. Je n'en crois rien. Continuellement isolé, ne connoissant dans la nature que les murs dans lesquels

il étoit enfermé, il ne put jamais déve-lopper toutes ses facultés morales. Cependant ses dernières paroles au Baron d'Ungern, (fait dont la certitude est bien constatée) me feroient révoquer en doute cette prétendue foiblesse d'esprit, qui d'ailleurs est démentie par des témoignages assez croyables. Iwan ne put acquérir un grand nombre de connoissances, principalement depuis l'époque où il perdit sa mère et fut séparé du reste de sa famille. Il ne manquoit pas néanmoins d'instruction. J'ai su qu'il y avoit auprès de lui, dans la forteresse, un Capitaine qui avoit été au service de Brunswick, lequel lui procuroit des livres, dont la lecture n'avoit pas laissé de lui orner l'esprit. Ce même Capitaine étoit encore à Schlusselbourg, lors de la visite de Pierre III. Depuis, ayant long-temps sollicité la permission de retourner dans sa patrie, il ne l'avoit obtenue qu'après avoir fait au même Empereur le serment le plus solemnel de ne parler

jamais à qui que ce fût de ce qu'il avoit vu, ou entendu dans la forteresse.

Dans le temps que Biren, Duc de Courlande, jouissoit de la plus haute faveur auprès de l'Impératrice Anne, un homme se présenta chez lui, qui lui offrit ses services en qualité de Sécrétaire. Le Duc l'interrogea sur ses connoissances; il répondit naïvement que son principal mérite étoit de pouvoir contrefaire toute espèce d'écritures, même les signatures. Biren curieux de vérifier le fait, lui présenta quelques signatures, que l'inconnu imita si fidèlement, que l'on n'auroit pas distingué les vraies des fausses. Mais au lieu d'applaudir à son savoir-faire, il lui dit sèchement : votre talent est trop exquis dans l'art de fourber, pour que vous soyez toléré dans un état policé : il le congédia ensuite et le fit reconduire par une sûre garde jusques sur la frontière.

Ce même Biren avoit la très-singulière habitude de s'emparer de tous les parchemins qu'il rencontroit, de les sucer, de les mâcher et de les avaler. A l'issue d'un Conseil on cherchoit l'original d'un traité de paix qui étoit disparu. On furetoit dans tous les coins, et les recherches n'auroient peut-être pas cessé de long-temps, si le favori n'eût confié son secret à un de ses collégues, le Comte d'Ostermann, qui fit ensorte qu'il ne fût plus question de ce traité, mais qui prit ses précautions pour qu'il ne fût à l'avenir présenté au Conseil que des copies de traités.

Cet être singulier qui a fait tant de bruit en France, sous le nom de Comte de Cagliostro, nom qui a retenti quelque temps dans tous les coins de l'Europe, s'étoit fait connoître en Russie, avant son séjour en France, qui mit le sceau à son éclatante renommée. Il s'étoit adressé à M. Gelagin, Conseiller

privé et Ministre du cabinet de l'Impératrice, et annoncé comme possédant le secret, qui devenoit moins commun de jour en jour, de faire de l'or. Il l'avoit flatté de l'espoir de lui enseigner son art mirifique en peu de temps et avec le moins de frais possible. Il avoit auparavant fait accroire la même chose en Pologne au Prince Poninsky. M. Gelagin, pour son malheur, lui fit le plus favorable accueil. Un de ses Sécrétaires, homme de beaucoup d'esprit et de talens, démasqua bientôt le nouveau débarqué, et le dénonça à son maître comme un fripon et un charlatan fieffé. Il suffisoit, disoit-il, de l'entendre une fois, pour reconnoître en lui un jongleur. M. Gelagin suivit plutôt sa premiere prévention que les avis de son Sécrétaire, qui le persécutoit pour l'engager à chasser un vagabond dont le plus grand mérite étoit d'être inconnu. Le Sécrétaire n'ignoroit pas que M. Gelagin s'étoit déjà laissé piper de quelques milliers de rou-

bles. Cagliostro vint un jour diner chez M. Gelagin, qui n'étoit pas encore rentré. Il y trouve ce même Sécrétaire qu'il aborde, et à qui il débite une foule de sornettes et de contes assez amusans et narrés avec tout l'agrément du bel esprit, mais entremêlés d'erreurs historiques et géographiques qui détruisoient un peu le charme aux yeux des personnes instruites. Son interlocuteur ennuyé de cette profusion de paroles inconsidérées, se contente de le prier de lui faire grace de ses mensonges. Mais impatienté de l'acharnement de Cagliostro, qui continue de l'étourdir du récit de ses prouesses et de sa science merveilleuse, il lui prend un mouvement convulsif, dont l'effet est d'appliquer sa main sur la joue du discoureur et de déserter la salle du festin. M. Gelagin de retour, entendit les plaintes de Cagliostro, qui furent accueillies au point que le Sécrétaire fut reprimandé. Celui-ci après avoir exposé de nouveau à

son

son maître les motifs qui devoient le presser de se défaire de cet homme, éclata, et fit circuler dans St. Petersbourg le récit de certaines aventures arrivées au prétendu Comte, tant en Russie qu'en Pologne et ailleurs. Cagliostro avoit pris la qualité de Colonel au service du Roi d'Espagne. M. Normandez, Résident alors à St. Petersbourg, consulté sur la naissance et le grade du personnage, contredit ouvertement cette assertion, et fit publier, par la voie des gazettes russes, que la monarchie espagnole, depuis qu'elle existoit, n'avoit jamais possédé dans son sein un Colonel ni aucun Officier qui eût porté le nom de Cagliostro. Cette déclaration ne contribua pas peu à dessiller tous les yeux; et les plaintes qui furent portées à l'Impératrice, qui s'étoit munie de renseignemens suffisans, la portèrent à faire transférer le cabaliste sur la frontière.

La fameuse cantatrice italienne, Ma-

demoiselle Gabrieli, a été au service de l'Impératrice régnante. Ses appointemens étoient de 7,000 roubles, comme ceux des Feld-maréchaux. Elle n'étoit engagée que pour l'opéra, qui se ressentoit quelquefois de ses caprices. Mais toutes les fois que l'Impératrice la faisoit appeller pour chanter en sa présence, elle s'en excusoit sur un rhume ou toute autre indisposition. Sa Majesté Impériale, aussi indulgente que clairvoyante, se plaignit plusieurs fois de ces maladies, qui venoient tout à point à l'heure qu'on desiroit l'entendre. Lorsque j'envoye, dit-elle, un ordre à mon Feld-maréchal, il vient : mais quand j'appelle la Gabrieli, qui ne reçoit pourtant pas de moindres appointemens, elle n'est jamais prête. Cette virtuose prévint l'expulsion que son caractère fantasque et hautain lui auroit tôt ou tard attirée ; elle disparut un matin, et se rendit en Angleterre, accompagnée de son galant, le Maréchal de la Cour,

après avoir cassé la jambe à M. Gelagin, qui vouloit, par manière de badinage, danser avec elle sur le parquet.

Fin de la première Partie.

